Romans de M. Mortonval.

MAURICE PIERRET.

ÉPISODE DE 1793.

TOME I.

Seconde Édition.

PARIS,
EUGÈNE RENDUEL, ÉDITEUR-LIBRAIRE,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N. 22.
M DCCC XXX.

vette parfumée. Zora les perçait de ses traits, et je célébrais ses victoires. Tantôt, montés sur de légers coursiers, armés de plusieurs javelots, à la tête d'un escadron de jeunes guerriers de notre âge, nous allions chercher dans son repaire le redoutable lion. Nous le forcions à coups de dards de sortir en rase campagne : alors nos clairons, nos trompettes, faisaient retentir les échos. L'animal, furieux, rugissant, troublé par ce bruit belliqueux, s'élançait au hasard sur les coursiers, attaquait, renversait les chasseurs [illegible] je

O MORT! mort que l'on redoute, et qui seule donnes le repos, tu ne serais pas un malheur, si toujours tu frappais ensemble les amis fidèles, les tendres amans. Cesser d'exister n'est rien, se quitter est le plus grand des maux. Il n'est pas à plaindre celui qui, vers la fin ou dès les premiers pas d'une glorieuse carrière, tombe et s'endort content de lui-même : mais son amante, mais son ami, qui demeurent avec sa cendre, qui ne conservent de la vie que la faculté de souffrir, voilà les vrais in

MAURICE PIERRET.

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD,
RUE DE LA HARPE, No 78.

MAURICE PIERRET,

ÉPISODE DE 1793.

PAR M. MORTONVAL.

Tome premier.

SECONDE ÉDITION.

PARIS,
EUGÈNE RENDUEL, ÉDITEUR-LIBRAIRE,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N°. 22.
1830.

MAURICE PIERRET.

CHAPITRE PREMIER.

Monsieur et Madame Renaudot.

Vers le milieu de l'année 1793, la république naissante, encore mal affermie, semblait menacée d'une prochaine et inévitable destruction. En Belgique, sur les bords du Rhin, au pied des Pyrénées, les armées françaises reculant devant celles de la coalition, perdaient tous les avantages, et cédaient tout le terrain qu'elles avaient conquis si rapidement dans leur premier élan, l'année précédente.

Lyon, Marseille, Bordeaux levaient l'é=

tendard de la révolte contre la Convention, divisée elle-même par des factions acharnées qui s'entredévoraient. Les Vendéens, victorieux à Saumur, ayant marché sur Nantes, les Bretons, à leur approche, s'étaient agités aussi, prêts à courir aux armes, comme les habitants de la Normandie excités à la rébellion par Wimpfen et Puisaye; et à l'exemple de leurs autres voisins du Maine et du Perche où les Chouans interceptaient les communications et massacraient les acquéreurs des domaines nationaux.

Déjà le feu de la guerre civile embrasait plus de vingt départements. Mais, dans ceux de la frontière septentrionale, un seul sentiment animait la masse de la population : la crainte de l'invasion des étrangers, l'avait étroitement unie au gouvernement républicain, dont la farouche énergie dirigée spécialement, à cette époque, contre les ennemis du dehors, trouvait là, sous ce rapport du moins, une sympathie à

peu près générale. Cette ardeur de patriotisme éclata surtout, avec une violence proportionnée au danger; lorsqu'à la fin de juillet, Valenciennes tomba au pouvoir des Autrichiens, cinq jours après la reprise de Mayence par les troupes prussiennes; en même temps que Cobourg investissait à la fois Cambray, Maubeuge et le Quesnoy; et que le duc d'Yorck s'avançait à la tête d'une puissante armée d'Anglais et d'Allemands, pour mettre le siége devant Dunkerque.

Le contre-coup de ces atteintes simultanées produisit une vive commotion dans l'intérieur à une grande distance; Paris s'émut, et la Convention, redoublant d'audace et de fureur à la vue du péril, s'arma de toutes ses foudres. Les délégués, choisis dans son sein parmi les hommes les plus exaltés, parcouraient les provinces du Nord, stimulant le zèle des fonctionnaires publics, et fomentant l'enthousiasme populaire. A eurs voix, des milliers de jeunes gens se

formaient volontairement en bataillons, et volaient à la frontière en chantant l'hymne des *Marseillais* : tous les chariots, tous les chevaux requis, voituraient des vivres et des munitions à l'armée ; des villageois mariés, des vieillards, et jusqu'à des enfants conduisaient ces convois, laissant dans beaucoup de communes, aux femmes seules, le soin d'achever les travaux de la moisson.

Les habitants des villes fabriquaient des armes, confectionnaient des objets d'habillement ou d'équipement ; ils établissaient des hôpitaux et d'immenses magasins de grains, de fourrages et de vin. Tandis que leurs servantes préparaient des soupes abondantes pour les soldats de passage, les dames avec leurs filles, faisaient de la charpie ou découpaient du linge en bandes et en compresses, pour les blessés que l'on évacuait chaque jour en grand nombre à plus de quarante lieues de la frontière, depuis le brusque

rapprochement du théâtre de la guerre.

Ces infortunés abondaient alors à Saint-Valery, petite ville à l'embouchure de la Somme; les églises converties en hospices, et la plupart des maisons particulières, en furent même un moment encombrées à tel point, qu'une contagion se déclara. On prit le parti de les distribuer dans les villages environnants. Ils durent leur salut à cette mesure; et le prompt rétablissement du plus grand nombre, fut l'effet des soins empressés que leur prodiguèrent à l'envi les femmes de la campagne. Elles étaient animées par la pensée pieuse, que la justice du ciel en verserait la récompense sur leurs enfants alors exposés aux mêmes dangers; et qu'ils trouveraient aussi, loin d'elles, des cœurs compatissants et la sollicitude maternelle.

Le village de Noyelles, sur la route de Saint-Valery à Ault, se fit surtout remarquer à cette occasion par l'active et géné=

reuse hospitalité de ses habitants. Ces sentiments humains, cette conduite honorable étaient le fruit des leçons et de l'exemple d'un bon curé, vieillard presque centenaire, qui, depuis quelques mois, avait dû fuir pour échapper à la persécution des agents de la société populaire de Saint-Valery. On menaçait sa liberté; à son âge, c'eût été un arrêt de mort; le vénérable pasteur disparut; on ignorait le lieu de sa retraite.

A la ville, on attribuait le zèle des habitants de Noyelles à l'impulsion du civisme ardent que déployait en toute occasion, le maire de la Commune, et surtout à l'exemple des vertus de sa femme. Ce fut du moins dans ces termes, que s'en expliqua un jour hautement, à la société populaire, le commissaire conventionnel alors en mission dans cette partie du département. Aussi, le citoyen et la citoyenne Renaudot, qui venaient d'arriver à la ville, pour rendre leurs devoirs à ce puissant proconsul, leur pro-

tecteur déclaré, furent-ils invités à se rendre à l'assemblée, afin d'y recevoir les témoignages publics de la satisfaction du peuple.

Le représentant fit surtout beaucoup valoir l'excellente idée, qu'avait eue le maire de Noyelles, de mettre en réquisition le château de Ponteuil, vaste édifice, situé à un mille de sa commune, dans une position riante et saine, et dont il avait fait un hôpital militaire : convertissant ainsi, disait-il, cet ancien repaire de l'aristocratie, en un asile de la piété républicaine. Les éloges ne furent pas épargnés à la bonté touchante de la citoyenne Renaudot, pour les soins assidus qu'elle donnait aux blessés. Des applaudissements universels et longtemps prolongés, prouvèrent à l'orateur, à quel point l'assemblée partageait les sentiments d'affection qu'il venait d'exprimer en faveur du vertueux couple, auquel le président accorda les honneurs de la séance.

L'aspect de monsieur et de madame Re=

naudot, faisait naître, involontairement, l'idée de l'union la plus mal assortie. Le mari, d'une taille ordinaire, mais qu'il s'efforçait de grandir par un maintien plein de raideur, portait sur sa figure jaune et décharnée, les traces fortement empreintes de dix lustres révolus; il avait des sourcils noirs fort épais, les cheveux poudrés et frisés à l'oiseau royal, une petite queue, des culottes courtes, et un habit de camelot avec des boutons de nacre. La sottise, l'importance et la nullité, formaient les traits les plus saillants de la physionomie de M. Renaudot.

L'esprit éclatait au contraire, dans les regards de madame Renaudot, très jeune femme, belle et jolie à la fois. Sa mise qui semblait, au premier coup d'œil, ne se distinguer en rien de l'espèce de travestissement adopté à cette époque, par les dames des classes supérieures de la société, cachait pourtant, sous l'apparence d'une extrême

simplicité, une recherche d'un goût exquis, dont l'effet ajoutait un charme inexprimable à sa grâce naturelle.

Les attraits de la femme du maire de Noyelles, n'étaient pas étrangers, sans doute, aux motifs du vif intérêt que le représentant venait de témoigner à ce fonctionnaire, mais ils n'en avaient pas été la cause. Monsieur et madame Renaudot, en retournant le lendemain matin à leur résidence dans un cabriolet d'osier, que conduisait lui-même le grave magistrat, s'entretenaient ensemble de la séance à laquelle ils avaient assisté : — Il faut avouer observa-t-il, avec un sourire dédaigneux, qu'on m'aurait bien surpris si l'on m'eût dit, il y a seulement deux ans, que ce serait à mon pauvre frère Philippe, que je devrais tous ces avantages !

— Certes, répondit vivement madame Renaudot, si vous voulez parler de l'aisance et de la sécurité dont nous jouissons,

lorsque tant d'honnêtes gens ne savent où reposer leur tête, j'avoue qu'il faut nous féliciter de ce que votre frère ait pris le parti du commerce, malgré le vœu de la famille, qui lui destinait les plus beaux emplois à la cour ; je conviens encore qu'il nous est fort avantageux aujourd'hui, que dans cette carrière, si peu convenable pour lui, Philippe se soit lié d'une amitié intime avec l'un de ces gredins, qui jouent maintenant le rôle de souverains en France ; et c'est un autre bonheur pour nous, non moins appréciable, que ce bandit nous ait transporté, à la demande de votre frère mourant, l'attachement qu'il professait pour lui. Mais je suis loin de partager votre satisfaction, si vous appelez un avantage, cette place de maire, qu'il a voulu que vous acceptassiez, comme partie de la succession.

— Eh morbleu ! madame Renaudot, il a bien fallu prendre les charges avec les bé=

néfices; dix mille livres de rentes en bonnes terres, une habitation charmante.....

— Les terres, à la bonne heure, M. Renaudot, elles sont patrimoniales. Mais pouvez-vous bien parler de la maison! un bien national, la propriété de l'Église! Fi! est-ce un homme comme vous?...

— Considérez donc, madame, que c'est par cette acquisition, ajoutée à ses biens de Noyelles, que mon pauvre frère a fondé sa sécurité dans ce pays; et qu'elle fait maintenant la nôtre. Au surplus, je la rendrai cette maison; ne vous ai-je point cent fois recommandé d'en parler sur ce ton, dans vos lettres à M. de Quercy, afin que personne n'en ignore à l'armée de Condé?

— Je n'y ai pas manqué, M. Renaudot, vous savez bien que ma correspondance avec le comte de Quercy, n'a pas d'autre motif que le soin de votre réputation, et de votre fortune au retour des princes. Il m'assure qu'il saisit toutes les occasions de bien

faire valoir nos raisons pour être restés, et pour agir comme nous faisons. Mais je me serais bien passée de cette affreuse séance à la société populaire.

— Peut-être bien, madame Renaudot; cependant, vous en direz tout ce que vous voudrez, moi, je n'ai pas été fâché de cette occasion de voir le peuple de près. Nous le regardions autrefois de si haut, qu'il nous était difficile d'en bien juger. Je vous assure qu'il a du bon; s'il est vrai qu'il se laisse trop facilement tromper, on voit pourtant qu'il sait distinguer les gens vraiment dignes de ses respects et de ses hommages. Sans parler de mes paysans, qu sont parfaits, avez-vous pris garde, madame Renaudot, au brouhaha de tout ce monde, quand je suis entré à l'assemblée; et à ces cris de *vive le bon maire! vive le digne M. Renaudot?*

— Mais d'abord, repartit-elle en levant les épaules, personne, que je sache, n'a dit

un mot de cela. On a hurlé *vive la ré-publique!* et, pour flatter le représentant dont la puissance absolue épouvante, on a répété quelques-unes de ses paroles sur le patriotisme du citoyen maire de Noyelles, et sur les grâces de la citoyenne son épouse...

— On a célébré vos vertus, madame Renaudot.

— C'est possible, M. Renaudot; mais ces mots-là sont une espèce d'injure dans la bouche de pareilles gens. Réellement il est désolant de vous voir retomber à chaque instant dans vos ravissements de l'autre monde, à la moindre démonstration de la faveur populaire. Tout cela vous touche comme une réalité; je vous assure, M. Renaudot, que je vous ai vu près de verser des larmes d'attendrissement quand, à l'exemple du représentant, la populace s'est agenouillée pour chanter avec plus de recueillement le couplet de la Marseillaise : *Amour sacré de la patrie!....*

— Voilà un badinage fort déplacé, madame Renaudot ; je n'aime point les plaisanteries.....

— En vérité, monsieur, j'aurais cru le contraire ; car je vous vois disposé à prendre au sérieux la plus mauvaise de toutes : la république une et indivisible.

— C'en est trop, madame, interrompit le maire avec impatience, vous passez toutes les bornes, en supposant que je puisse oublier qui je suis. Laissons là, je vous prie, cet entretien ; il m'offense.

Ces dernières paroles de M. Renaudot, ainsi que celles qu'il avait dites précédemment, en parlant du point trop élevé d'où il regardait autrefois le peuple, faisaient allusion à son ancienne existence, objet de regrets amers, que tempérait, toutefois, l'espérance de la recouvrer tôt ou tard. Après cette consolation, la plus douce pour lui était de causer, dans l'intimité, avec sa femme, de leurs grandeurs éclip-

sées. En effet, monsieur et madame Renaudot étaient nés dans le château de Versailles, issus l'un et l'autre, d'ancêtres attachés au service particulier des personnes royales, *depuis la fondation de la monarchie*, selon leur expression favorite, qu'on pourrait peut-être taxer d'une légère teinte d'hyperbole.

La vérité est que, de mémoire de courtisan, on n'avait pas souvenir, au château, d'un roi, ou d'un fils de France, sans un *porte-manteau* du nom de Renaudot. L'héritier de tant d'illustrations, laissant aux vieilles chroniques, le soin de débrouiller le reste, ne prenait les choses qu'à partir du règne de Louis XIII. Il se plaisait à raconter quel Renaudot suivait ce monarque à la chasse, ayant à l'arçon de sa selle, une valise de velours cramoisi, brodée d'or, dans laquelle se trouvait tout l'attirail nécessaire au roi pour changer de linge, *en cas* de besoin ; et une seconde valise conte=

nant un flacon et une coupe d'or, autre *en cas* confié à la garde d'une fidélité héréditaire. Il aimait à redire, non sans orgueil, comment de Pierre à Henri, puis à Louis, puis à Charles, cette charge fut transmise à Louis-Henri Renaudot, doyen des douze *Porte-manteaux* de Louis XV.

— C'est ce célèbre Louis-Henri, disait-il souvent, qui, né le même jour que son maître, a été le premier *Porte-manteau* de S. M., pendant le cours entier de ce long et glorieux règne. Du reste, ajoutait-il, on sait que Philippe-Charles, fils du précédent, et à qui je dois le jour, attaché avec le même titre à la personne du dauphin, est mort à la fleur de ses ans, en déposant sur mon berceau le brevet de la survivance de mon aïeul; en sorte que je puis dire, sans exagération aucune, que je suis né *Porte-manteau*. »

Madame Renaudot avait droit de s'enorgueillir des mêmes ascendants, et occupait autrefois aussi, dans les rangs inférieurs

de la cour, un poste dont elle ne tirait pas moins de vanité. Ce n'était rien moins que *la charge* de première femme de chambre de l'une des tantes du roi. Sa mère, née Renaudot, avait été concierge du petit Trianon ; emploi très envié, car il offrait mille occasions d'approcher de la reine, et donnait de plus, *le droit* de porter le tablier en présence de Sa Majesté, comme une noble marque de domesticité dans la maison royale.

Honorée des bontés familières de son auguste maîtresse, comme elle se plaisait à le répéter, et placée si près de la source des faveurs, la jolie madame Renaudot voyait alors à ses pieds les jeunes seigneurs les plus aimables de la cour. Parmi les *attentifs* de cette belle personne, le comte de Quercy se faisait distinguer par des grâces brillantes, une figure aimable, et un esprit plein de vivacité.

Leur connaissance datait de l'époque où

Philippe Renaudot exerçait encore le commerce à Saint-Valery ; elle était venue y faire un voyage avec son mari. Philippe les avait reçus à la maison qu'il possédait à Noyelles, avant d'y acquérir un domaine national ; il n'était pas encore question de la révolution, quoique l'on touchât au moment où elle allait éclater. Le comte de Quercy se trouvait alors à son château de Ponteuil, tout près de ce village, et entretenait des rapports de bon voisinage, avec l'honnête et riche négociant, qui lui faisait passer à Paris, le montant des revenus de sa terre.

Ce fut avec beaucoup de plaisir, qu'à la suite de ce voyage, il retrouva madame Renaudot à Versailles; le jeune seigneur devint fort assidu chez elle, où M. Renaudot, très flatté de cette brillante liaison, aimait singulièrement à le voir, et l'attirait même quand il restait quelques jours sans venir à la maison. Si la cause de ce

refroidissement passager était une légère altercation avec madame Renaudot, il les raccommodait; et, content d'avoir rétabli l'harmonie entre *son meilleur ami* et sa femme, il les laissait ensemble, afin d'achever de s'entendre et de faire la paix.

— C'est ainsi, disait-il, qu'en usent les gens bien élevés; et à la cour, il faut être comme on est à la cour. Au surplus, ajoutait M. Renaudot, ma femme est sage et m'aime véritablement; notre pauvre ami de Quercy ne le sait que trop bien; et il l'en estime davantage. C'est un honnête jeune homme dont je fais le plus grand cas.

Le comte de Quercy avait été l'un des plus empressés à se réunir au premier noyau des émigrés, à Coblentz; et sa femme qui était venue s'établir au château de Ponteuil, avait, de concert avec lui, demandé et obtenu le bénéfice du divorce, pour mettre à l'abri de la confiscation, et con-

server à leur fille, enfant de quatorze ans, ce domaine et plusieurs autres biens d'un grand revenu, qui appartenaient en propre à la comtesse.

Le souvenir d'un passé si riant et le sentiment des malheurs présents, occupaient les rêveries silencieuses de monsieur et de madame Renaudot, qui tout en cheminant dans leur voiture d'osier, se trouvaient alors parvenus au point le plus éminent d'une colline sur laquelle s'élevait la route de Saint-Valery à Noyelles. Ils avaient devant eux le village, à un mille environ ; à leur gauche, et à une distance égale, ils apercevaient, au fond d'une vallée charmante, les tours du château de Ponteuil ; tandis qu'à une demi-lieue vers leur droite, on découvrait la pleine mer que sillonnait majestueusement un vaisseau de ligne anglais, ayant toutes ses voiles au vent.

CHAPITRE II.

Un beau plan de contre-révolution. — Le bon Gervais.

Le spectacle imposant offert à leurs regards, émut profondément les deux époux, mais d'une manière bien différente. M. Renaudot, à la fois maire de sa commune et capitaine de la garde nationale du canton, ne put retenir, à la vue du navire anglais, un gros juron qui voulait dire : — Allons ! nous passerons encore la nuit sous les armes à surveiller ces gaillards-là. Madame Renaudot, dont les regards s'étaient d'abord fixés sur les épais ombrages du parc de

Ponteuil, murmura en les contemplant avec attendrissement : — Pauvre comte de Quercy ! puis, montrant du doigt le vaisseau de guerre : Mais voilà nos libérateurs ! s'écria-t-elle ; n'en doutons plus, la nouvelle qui se répand depuis quelques jours, est véritable ; les Anglais assiégent Dunkerque. Ils ont des forces immenses, et se dirigeront certainement, après cette conquête facile, le long des côtes, afin de rester en communication avec leur flotte. Le comte sert depuis peu, sous les ordres du duc d'Yorck ; ainsi nous le reverrons bientôt...

— En êtes-vous bien sûre ? demanda M. Renaudot en retenant son cheval, qui n'attendait que ce signal accoutumé pour s'arrêter, et se reposer un moment des fatigues de la rude montée qu'il venait de gravir. Vous avez donc des nouvelles récentes, ajouta-t-il, d'un air chagrin ?

— De quinze jours, répondit madame Renaudot.

— Eh! pourquoi ne m'en avoir point parlé ?

— Parce que vous n'êtes déjà que trop effrayé ; et que la crainte déraisonnable que vous inspire toute cette canaille, vous porte à croire les contes qu'on débite à Saint-Valery, plutôt que prendre confiance en moi. Mais enfin , il est temps que vous soyez instruit , afin de cesser de vous compromettre davantage. Oui , nous allons revoir M. de Quercy...

— J'espère, interrompit M. Renaudot, qu'il ne doute pas du plaisir que je me promets , à le presser dans mes bras : mais je me flatte aussi que vous lui avez bien expliqué toute l'affaire de cet hôpital militaire qu'il va trouver établi dans son château ?...

— Eh ! oui, oui, M. Renaudot, que de fois je vous l'ai dit et répété ! Le comte sait que c'est moi qui l'ai voulu , afin de préserver de la visite des troupes de passage , ce beau château qu'on voit de la grande

route, et qui eût été inévitablement livré au pillage, depuis le départ de la comtesse et de sa fille....

— Mais sont-elles bien parties en effet, madame Renaudot?

— Qu'elles le soient ou ne le soient pas, répliqua-t-elle, que vous importe? vous n'en savez rien, vous ne les avez pas vues; vous n'avez pas entendu parler d'elles, voilà tout ce que vous avez à répondre. Vous ne vous occupez à Ponteuil que de surveiller l'administration de l'hôpital militaire; et moi je n'y vais que pour visiter les blessés, et leur porter des secours dont ils se montrent fort reconnaissants....

— A la bonne heure, observa M. Renaudot, et jusqu'à la fin je ne veux pas en savoir d'avantage. J'aime à le croire, notre ami approuvera la délicatesse que je mets à vous laisser tout l'honneur de ce qui a été fait; mais je pense que l'on m'en tiendra compte aussi......

— Oui soyez bien tranquille à cet égard, M. Renaudot; le comte sait que toutes les concessions auxquelles le malheur du temps vous a contraint de vous soumettre, ont été faites dans les meilleurs intentions. Elles ont été présentées, là bas, sous le jour le plus favorable, et nous allons rentrer tout naturellement, dans notre ancienne position. Point d'inquiétude à ce sujet; c'est une chose arrangée, vous dis-je. Abandonnons-nous donc sans réserve aux transports de la joie que nous cause ce retour tant désiré.

Oui, continua Madame Renaudot en s'animant, tout va changer. Ce cher comte! Heureuse France!.... Tandis que les Anglais s'avanceront de ce côté, soutenus par leurs vaisseaux, les Autrichiens et les Prussiens vont courir sur Paris que l'on rasera...

— C'est par où l'on doit commencer, s'écria M. Renaudot.

— Il n'en restera pas vestige, reprit sa

femme ivre de joie ; c'est un point arrêté. Après cela on fera main-basse sur les brigands ; et il n'y en a pas tant que l'on croit ; mettez, par chaque grande ville, une vingtaine de coquins pendus, autant envoyés aux galères, dix à douze dans les villes du second ordre, et un homme ou deux, au plus, par village ; voilà tout.

— Croyez-vous que cela suffise, ma chère Caroline? demanda M. Renaudot avec inquiétude.

— Je le crois certainement, répondit-elle, si l'on est assez ferme pour en finir une bonne fois avec les parlements qu'il faut absolument chasser, jusqu'au dernier conseiller ; il faut encore que l'on prenne le parti de châtier et de claquemurer dans leurs gentilhommières, cette meute de petits nobles de province qui ont été les premiers à clabauder à l'assemblée des Notables, contre ce qu'ils appelaient les profusions de la Cour, en faveur de la haute noblesse, la

seule véritable. C'est l'envie et la sotte jalousie de ces hobereaux, qui a fait tout le mal ; car, pour ranger la canaille de leur parti, ils se sont mis à s'apitoyer sur la prétendue oppression du petit peuple, dont ils ont exaspéré l'esprit en parlant de gabelles et de corvées, auxquelles ces pauvres gens ne songeaient seulement pas.

— Dans le fait, observa M. Renaudot d'un air de profondeur, ils étaient accoutumés à tout ce train-là comme les chiens à aller nu-tête ; et les choses marchaient d'elles-mêmes. Voyez mes paysans, j'en fais ce que je veux au nom de la loi ; et ils comprennent cela comme si je leur disais, au nom du roi.

— Eh! sans doute, M. Renaudot ; le ton et la manière font tout. Pourvu que l'on commande au peuple un peu haut, et au nom de quelque chose, il va et ne demande qu'à obéir.

— Ainsi, reprit M. Renaudot, en réca=

pitulant, nous disons donc que, sans compter Paris tout entier, et en ne mettant que vingt de ces drôles-là, par grande ville, douze par chaque petite, et un ou deux par village, nous n'aurions guère à pendre..... Ne dit-on pas qu'il y a dix-sept cent mille clochers en France, madame Renaudot?

— Bonté du ciel! s'écria-t-elle. Eh! non monsieur; trente mille communes environ. Mais n'exagérons rien; que l'on se défasse seulement de cent mille brigands des basses classes, particulièrement parmi les avocats, les municipaux, les gens de lettres, les curés assermentés, les médecins et les journalistes; qu'on pende surtout les députés sans aucune exception, les acquéreurs de domaines nationaux, qui n'ont pas manifesté le désir de restituer, enfin tous les meneurs qui ont criaillé contre la Cour; que l'on se montre sévère, mais juste; que les amis fidèles reçoivent de grandes récompenses, et que le peuple soit bridé et

tenu de court; vous verrez alors si tout ne rentre pas bientôt dans l'ordre.

— Je pense pourtant, ajouta M. Renaudot, qu'il ne serait pas mal, pour en finir tout-à-fait, de réformer aussi quelques petits abus.....

— Il n'y avait point d'abus, M. Renaudot; au nom du ciel ne parlez donc point le langage de la populace; cela va si mal à un homme comme vous......

La conversation des deux époux fut tout à coup interrompue par l'apparition d'un homme, qui se montra inopinément à quelques pas de leur cabriolet, en débouchant d'un sentier que cachait une haie. Le maire, agité de la crainte qu'on n'eût entendu les calculs de sa femme, sur les meilleurs moyens de tout remettre en ordre, lui imposa brusquement silence. Mais il se rassura bientôt en reconnaissant un de *ses paysans* les plus dévoués, Gervais pauvre journalier, dont la misère avait été souvent

soulagée par madame Renaudot; car, en dépit de ses théories à l'égard des rigueurs indispensables à exercer parmi les *basses classes*, elle était bonne et compatissante; et méritait à juste titre, par le bien qu'elle répandait dans le canton, les éloges que venait de lui voter l'assemblée populaire de Saint-Valery.

Gervais paraissait accablé de chagrin; les regards attachés à la terre, et son chapeau rabattu sur les yeux, il était tellement absorbé par une pensée douloureuse, qu'il ne s'aperçut de la présence du couple voyageur, qu'en se heurtant contre le cheval du cabriolet arrêté au bord de la route. — Ah! ah! c'est toi, père Gervais, lui dit le maire; et d'où viens-tu?

— Du rivage, M. le maire; pardon, madame Renaudot, je ne vous voyais pas!

— Eh bien! quelles nouvelles, mon garçon?

— Les Anglais, M. le maire; des fré-

gates, des corvettes qui se suivent et passent près de terre depuis ce matin; et à présent, comme vous voyez, un 74. On dit qu'ils veulent faire une descente.... »

— Quelle sottise! dit madame Renaudot en riant. Une descente! est-ce qu'ils oseraient?

— Ça n'est pas l'embarras, madame, répondit Gervais, je sais bien que ce n'est jamais où ils se montrent pendant le jour; et qu'ils font ensuite la nuit, quelque coup qu'on n'attend pas, bien loin de là; mais tout de même je suis sûr qu'il y a eu des signaux de faits, avec des gens cachés dans le bois de Pandé, et dans ceux de la côte d'Onival. En tout cas, il est venu du monde de Cayeux avec des canons; et le vaisseau, depuis un quart-d'heure, a viré de bord et repris le large.

— Les Anglais savent que nous sommes ici sur nos gardes, reprit le maire, et ils ne se frotteront pas à nous. Est-ce la peur

que tu en as, qui te rend si triste, père Gervais ?

— Non, monsieur, non, ce n'est pas ça ; c'est ce pauvre Pierret qui est mort.

— Pierret ! il n'y a pas de Pierret dans ma commune.

— Non, monsieur, mais madame sait bien ; c'est ce blessé qui était dans la grande salle de Ponteuil au premier, le troisième lit à droite.

— Ah ! pauvre malheureux, s'écria-t-elle, celui qu'on avait amené il y a une semaine, et que sa femme veillait jour et nuit ?....

— Mon Dieu oui, répondit Gervais les larmes aux yeux, Marie Roques.

— Mais il n'était pas militaire ?

— Non madame.

— Et tu connaissais donc sa femme ?

— Je vous dis Marie Roques, madame.

— J'entends bien, mais je ne sais quelle est cette Marie Roques.

— Elle était pourtant assez connue dans

tous ces environs, reprit Gervais étonné; Marie Roques, du village de Saint-Blimont; la fille du père Roques. Il n'y a pas d'enfant, à trois lieues à la ronde, qui ne vous montre la ferme du père Roques. Tout le monde sait leur histoire et celle de Baptiste Pierret..... Ah ! s'écria Gervais, en jetant à terre avec un mouvement de fureur, son chapeau qu'il tenait respectueusement à la main, ah ! que maudit soit mille et mille fois le comte de Quercy !....

— Le comte de Quercy! répéta madame Renaudot très émue. Que veux-tu dire Gervais ! et quel rapport y a-t-il entre M. de Quercy et l'histoire de ces gens-là?

— C'est lui qui a fait tout le mal, madame, c'était un méchant homme, plus orgueilleux, plus dur au pauvre monde!... dire que, pour un mauvais lièvre, il ait eu le cœur de ruiner un riche fermier comme le père Roques, et de faire condamner à

mort un si honnête homme, avec son gendre Baptiste Pierret !....

— Condamné à mort pour un lièvre! dit M. Renaudot, d'un air moqueur; on t'a fait un conte bleu, père Gervais; et cela n'a pas le sens commun. Il n'y avait pas même peine de mort pour un daim tué dans les forêts royales. L'édit de 1669....

— Ah, monsieur le maire, c'est qu'il y avait aussi autre chose qu'un lièvre dans l'affaire; ou plutôt on y avait fourré autre chose, pour empirer le procès. M. de Quercy n'a-t-il pas imaginé de supposer un homme tué.....

— C'est faux, s'écria madame Renaudot indignée. Songes-tu bien à ce que tu dis là, Gervais? cela est impossible; M. de Quercy est l'homme le plus doux et le plus humain..... Du moins on l'assure généralement.....

— Non pas dans le pays, madame, soit dit sans vous démentir; car il y est bien

haï ; et c'est avec raison. Allez, c'était une vilaine race, que les seigneurs d'autrefois. Ça n'est pas comme vous autres, qui êtes bons et charitables; qui entrez dans nos peines, qui visitez les pauvres malades. Il n'y a qu'à voir si cette pie-grièche du château de Ponteuil viendrait, comme madame Renaudot, nous consoler dans nos chaumières, nous apporter de quoi manger.

— Comment le ferait-elle, mon enfant? puisqu'elle est absente, dit le maire.

— C'est ce qui n'est pas clair, monsieur Renaudot; et l'on jase beaucoup là-dessus dans nos villages. En tout cas, quand elle y était, au vu et su de tout le monde, c'était la même chose ; elle ne donnait qu'aux prêtres, parce que c'est une bigote, une fanatique, comme on dit; mais elle aurait cru se déshonorer, d'aller porter un morceau de pain à un pauvre infirme, comme fait tous les jours madame Renaudot, qui est une plus grande dame qu'elle.

— Point du tout, interrompit le maire avec humeur; madame Renaudot et moi, nous sommes des gens tout simples, des gens comme vous autres, père Gervais. Voilà ce qu'il faut qu'on tâche de se bien mettre dans l'esprit; et je veux absolument que mes paysans répètent que je dis cela.

— Oui, monsieur le maire. Pauvre Marie Roques! continua Gervais en soupirant, si bonne, si avenante, et autrefois si riche, se voir réduite à l'état où elle est aujourd'hui! tout le monde en est indigné, quoi! il n'y a qu'une voix dans tout le pays contre les Quercy; ça crie vengeance, et à la première occasion.....

— Mais enfin qu'y a-t-il donc, demanda madame Renaudot effrayée?

— Il y a, madame, que ça fend le cœur, de voir Marie Roques. Son père, outre qu'il tenait la plus grosse ferme de Saint-Blimont, avait beaucoup de terre à lui en

propre. Son plus grand plaisir était d'y chasser, ainsi que dans les bois et les champs de quelques seigneurs voisins, qui lui en donnaient la permission. Baptiste Pierret, son gendre, un beau jeune homme de la ville, un monsieur, l'accompagnait toujours. Mais au printemps de 1789, comme ils ne se trouvaient plus d'accord avec ces seigneurs, on leur retira les permissions; surtout M. de Quercy, qui donna l'ordre à ses gardes, de leur faire un mauvais parti. Ça ne fit d'abord rien, parce que le père Roques et Pierret, étant forts et adroits, les gardes n'osaient pas. Il y eut ensuite des querelles, des procès-verbaux, des amendes; à la fin, un jour, on apprit qu'ils s'étaient battus au plus profond du bois de Pandé, et qu'un des gardes du comte avait été tué par Baptiste Pierret.

Sur cela il y eut un mandat des juges d'Abbeville, pour mettre le beau-père et le gendre en prison. Mais comme on savait

déjà dans le pays que l'accusation était fausse, et que c'était une calomnie du comte pour perdre ces honnêtes gens, tout le village se souleva quand la maréchaussée vint pour les arrêter. Le père Roques et Pierret eurent le temps de se sauver, et ils passèrent la frontière. On n'en fit pas moins leur procès, madame; et, vous ne le croiriez jamais, c'est pourtant vrai comme voilà qu'il fait jour, on les a condamnés tous deux à mort, quoiqu'il fût connu de tout le monde que le garde n'avait pas été tué.

Et, voyez la méchanceté, le père Roques avait au même tribunal un procès pour une grosse somme; les juges le condamnèrent encore dans cette affaire-là. Malgré son absence, les créanciers saisirent les terres; on vendit tout. Pendant ce temps-là, la révolution, qui venait de commencer, allait de plus fort en plus fort; peu de mois après ces indignes arrêts, le beau tribunal,

les belles lois, les beaux juges, tout fut mis en déroute à la fois. Alors le garde, qu'on disait mort, reparut dans le pays; on voulait le tuer; mais il rejeta la faute sur M. de Quercy, qui n'était plus là.

Le garde fit sa déclaration; on revit le procès, et l'arrêt de mort fut cassé, aussi bien que le tribunal. Mais le mal était fait. Le père Roques venait de mourir de douleur en Flandre, où il vivait dans la misère. Marie Roques s'était retirée à Abbeville, auprès de son enfant...

— Il y avait un enfant! s'écria madame Renaudot avec intérêt.

— Oui, madame, répondit Gervais, un jeune garçon qui étudiait dans une pension. Marie Roques l'y entretenait avec le peu d'argent qu'elle avait pu sauver. Elle sut bientôt la mort de son père, par une lettre, que Baptiste Pierret lui écrivait de Bruxelles. Il apprenait à sa femme que le comte de Quercy, l'ayant retrouvé dans cette ville,

venait de le faire arrêter, comme espion et jacobin, et qu'on l'avait jeté au cachot.

Alors Marie Roques vendit les bijoux d'or qu'elle conservait; elle laissa un peu d'argent pour la pension de son fils, et se mit en route à pied pour aller rejoindre Baptiste Pierret. Elle le nourrit pendant plus d'un an, dans la prison, du prix de son travail : pauvre femme! Il arriva ensuite que les troupes de la république approchèrent de Bruxelles; on transporta Pierret plus loin en Allemagne. Marie Roques le suivait partout, travaillant toujours, et toujours soulageant son mari prisonnier, même en se privant de nourriture, pour qu'il ne manquât de rien.

Enfin, madame, après deux ans et demi, les Français sont arrivés dans la petite ville où on le retenait au cachot; ils l'ont délivré. Pierret revenait bien souffrant, avec Marie Roques, quand notre armée, que les Autrichiens avaient battue, fut ramenée der-

nièrement sur la frontière. Pierret, qui était brave, demanda des armes, et fit le coup de fusil contre les ennemis, avec nos soldats. Le malheur a voulu qu'il ait été blessé, du côté de Valenciennes ; et il est entré à l'hôpital près de là. Marie Roques s'est établie au chevet de son lit, tout comme vous l'avez vue ici : pauvre chère créature!

Mais les ennemis avançant toujours, on a envoyé les blessés dans ces cantons : et voilà comment Marie Roques, qui a suivi les charrettes à pied, en mendiant son pain, est revenue dans son pays, pour y voir mourir son mari, sur un lit d'hôpital, tout près de Saint-Blimont, où elle avait autrefois une si belle maison, tant de troupeaux et de bonnes terres.

— La pauvre femme! dit vivement madame Renaudot ; ne t'afflige pas, Gervais, j'irai voir Marie Roques.

— C'est affaire à vous, ma bonne dame, s'écria le paysan en essuyant ses yeux ; à

vous qui êtes la mère des malheureux, aussi bonne que belle, comme était Marie Roques du temps de sa richesse; elle donnait aussi tout aux pauvres. Dieu ne l'a pas bénie sur cette terre, mais il y a un autre monde où justice sera faite, comme disait notre vieux curé; et vous y aurez tout de même une bonne part, madame Renaudot.

— Que le ciel t'entende! brave Gervais; encore une fois je vais voir Marie Roques en arrivant au village.

— Elle n'est pas dans le village, madame; il y a aujourd'hui un si grand passage de troupes, que je n'aurais su à qui m'adresser pour avoir une chambre où elle fût tranquille; et je n'ai rien pour en payer une à l'auberge. En attendant mieux, je l'ai conduite chez ma cousine la mère Bonnet, dont vous voyez d'ici la cabane.

— Quoi! Gervais, cette chaumière délabrée de l'autre côté du marais?

— Oui, madame, pas loin du rivage de

la mer, auprès du petit pont. Je l'ai déposée là ; et j'allais à Ponteuil chercher les effets du pauvre Pierret, pour les vendre ; et, avec le prix de quelques journées de travail qu'on me doit à l'hôpital, tâcher d'avoir de quoi faire une bonne soupe grasse pour Marie Roques.

— Ne t'inquiète plus d'elle, mon bon Gervais, reprit madame Renaudot attendrie. Tu dis donc qu'elle est dans cette cabane. C'est à un petit quart de lieue d'ici tout au plus ; n'y va-t-on point par ce sentier ?

— Oui, madame, et le chemin est bon ; vous prendrez la chaussée pour retourner à Noyelles, à travers les marais ; la route est belle comme celle-ci.

D'après cette assurance, madame Renaudot, descendant légèrement du cabriolet d'osier, engagea son mari à se rendre seul à Noyelles, et elle se dirigea vers la cabane de la cousine de Gervais.

CHAPITRE III.

Marie Roques.

Sous l'humble chaume où, grâces au père Gervais, la pauvre Marie Roques venait de trouver un abri, la veuve Bonnet languissait elle-même dans la plus affreuse misère. Son fils unique était parti pour l'armée; souffrante et infirme, elle ne pouvait aller quêter des secours au village, et madame Renaudot n'avait pas visité depuis long-temps cette partie du canton, la plus malheureuse de toutes; car la présence des croisières anglaises enlevait la ressource de la pêche aux habitants des hameaux situés

près du rivage; elle attirait aussi un grand nombre de douaniers et de garde-côtes, dont la vigilance rendait plus difficiles et plus rares les profits de la contrebande.

En proie au délire d'une fièvre ardente, Marie Roques était étendue sur des joncs et des roseaux desséchés, qui servaient de lit à la mère Bonnet. Tout manquait, dans cet asile de l'indigence, pour secourir la malade.

Le bon Gervais, unique recours de la vieille femme, n'était pas moins misérable qu'elle. Aussi s'abandonnait-elle aux larmes et au désespoir; ce spectacle douloureux toucha vivement madame Renaudot, qui, après avoir tranquillisé la mère Bonnet, par l'assurance d'être promptement secourue, se hâta de retourner au village. Les effets suivirent de près sa promesse; le même matin une paillasse, un matelas et du linge, furent portés à la chaumière. Marie Roques, couchée commodément,

reçut la visite du chirurgien de Noyelles, suivi d'une servante chargée d'une boîte de médicaments et d'un panier de provisions.

Le lendemain et les jours suivants, madame Renaudot ramena elle-même le docteur, et veilla chaque fois la malade, pendant que la mère Bonnet, qui la gardait toute la nuit, prenait quelques heures de repos, après avoir restauré ses forces défaillantes, à l'aide des bons morceaux et du vieux vin que faisait apporter la jeune dame. Ces soins assidus, rendus sans affectation à une infortune obscure, n'eurent pour témoins que la mère Bonnet et Gervais; mais leur naïve admiration pour la femme du maire, éclatait à chaque instant, devant des gens qui, presque tous, avaient eu part à ses bienfaits. Aussi ce nouveau trait de bonté devint-il le sujet de l'entretien général, dans toutes les campagnes environnantes; et la citoyenne Renaudot, dont la popularité était déjà si bien

établie à la ville, fut bientôt l'idole des paysans, à plusieurs lieues à la ronde.

Grâces à des secours si efficaces, deux semaines suffirent pour rendre à la santé la veuve de Baptiste Pierret ; quoiqu'elle fût très pâle et d'une maigreur effrayante, ses traits, altérés par la douleur, avaient conservé de la beauté, et sa physionomie, pleine de douceur et de résignation, parut fort touchante à madame Renaudot. Aussitôt que le chirurgien eut déclaré que la convalescente pouvait parler sans danger, elle exprima la reconnaissance dont elle était pénétrée pour sa bienfaitrice, en termes qui annonçaient une bonne éducation : — Madame, ajouta-t-elle, en lui présentant quelques assignats, daignez mettre le comble à vos bontés en faisant passer à mon fils à Abbeville, cette petite somme qui provient de la vente des effets de son père, afin qu'il puisse acheter une bonne chaussure, et venir me trouver ici. Hélas! con-

tinua-t-elle avec des larmes amères, mon cher Maurice, seul bien qui me reste au monde, si vous saviez, madame, dans quel état il se trouve depuis un an! d'après ce que m'a rapporté quelqu'un qui l'a vu dernièrement, en passant par cette ville, le pauvre garçon n'a pas même de sabots! nourri par charité.....

— Calmez-vous, Marie, interrompit madame Renaudot; gardez ces assignats, et n'ayez aucune inquiétude au sujet de votre fils. Gervais nous a conté une partie de vos malheurs; ils nous ont intéressés, et mon mari a déjà écrit au maire d'Abbeville, son collègue, en le priant de faire chausser et habiller Maurice. On lui donnera un passeport, il viendra bientôt...

— Ah! madame, s'écria Marie Roques me réunir à mon enfant, c'est faire plus encore que de m'avoir conservé la vie. Et combien Maurice sera reconnaissant de ce bienfait! car il me rend tout l'amour que j'ai

pour lui ; c'est un bon fils, il sera donc un bon sujet, un honnête homme...

— Et je me charge de lui procurer ici de l'ouvrage, Marie ; ainsi plus de chagrins. D'après ce que vous me dites de lui, j'espère engager M. Renaudot à le prendre à notre service.

— Pardonnez-moi si je n'accepte pas cette faveur, répondit en rougissant la veuve de Baptiste Pierret ; mais je suis bien sûre que Maurice ne voudra pas me quitter.

— Il ne vous quittera pas non plus, Marie ; nous sommes si voisines ; votre fils pourra vous voir tous les jours ; quel âge a-t-il ?

— Dix-sept ans, madame. Souffrez que j'ose vous supplier de ne pas lui faire cette proposition.... Je sais que la misère ôte le droit de montrer de la fierté ; cependant....

— Mais, Marie, il y a service et service, et celui de personnes comme M. le maire et moi....

— Sans contredit, madame, reprit la pauvre veuve ; et s'il fallait, pour vous prouver ma reconnaissance, être votre servante toute la vie, j'accepterais cette condition sans regrets, tant je vous estime au-dessus de tous les princes de la terre. Mais Maurice, quoique bien jeune, a vu le temps où nous avions aussi beaucoup de domestiques... et d'ailleurs, il a déjà un caractère si altier, que quand ce serait un roi, il ne voudrait pas le servir.

— Servir un roi ! s'écria madame Renaudot très choquée de cet excès de folle présomption.

— Excusez-moi de grâce, dit Marie, interprétant tout autrement le sourire dédaigneux de la première femme de chambre de Madame Victoire. Je suis bonne patriote aussi, et fort éloignée comme vous, citoyenne, de prétendre qu'il soit honorable de servir un roi. Car enfin c'est toujours être valet, comme disait mon pauvre mari ;

lui et moi nous pensions, nous parlions à cet égard, long-temps avant la révolution, comme on en parle aujourd'hui ; et Maurice a été élevé dans ces idées-là dès son enfance. Hélas! madame, ce qui nous est arrivé depuis, n'a que trop justifié notre aversion pour les priviléges et la tyrannie des aristocrates. Quant à moi je ne leur veux pas de mal, pour tout le mal qu'ils m'ont fait, quoiqu'ils se soient montrés, en vérité, trop cruels envers nous; mais Maurice qui m'a vue tant souffrir.....

— Je conçois cela, dit madame Renaudot, en s'efforçant de déguiser combien elle était mortifiée de la qualification donnée, par la veuve Pierret, aux serviteurs des princes. Ainsi donc, poursuivit-elle, Maurice, tout jeune qu'il est, a déjà la tête très montée contre les aristocrates!

— Sous ce rapport du moins, répliqua Marie avec simplicité, vous serez très contente de lui. Je crois, tant il les a en hor=

reur, qu'il n'en resterait pas un seul vivant en France, si la force du pauvre enfant répondait à sa bonne volonté.

— Et il n'est pas fort, je pense? demanda madame Renaudot avec un sourire forcé, mais en frémissant de tous ses membres.

— Il a au contraire une force prodigieuse pour son âge, madame, répondit Marie Roques; vous en serez étonnée. Maurice n'est pas grand; mais tout annonce qu'il sera d'une taille élevée comme son père; ses membres sont d'une vigueur incroyable: avec cela, il est beau comme un ange du ciel. Quant à son caractère, je ne vous cacherai pas qu'il pourrait être moins violent, moins orgueilleux; mais j'espère, Dieu aidant, le corriger de ces défauts-là. Jamais il n'a reçu un outrage, si léger qu'il fût, sans aspirer à en tirer une vengeance éclatante. Aussi, ne demande-t-il à devenir un homme, que pour punir ceux qui

ont si durement opprimé ses parents. C'est là un de mes plus grands tourments; car je ne sais ce qu'il arrivera, s'il vient jamais à rencontrer l'un des juges de son père; il n'en parle que l'écume à la bouche, et en frémissant de rage. Mais c'est surtout M. de Quercy qu'il exècre....!

— M. de Quercy! interrompit madame Renaudot en pâlissant d'effroi. Ah! vous avez raison, ma bonne Marie, efforcez-vous d'inspirer à votre fils des sentiments plus humains, et de le corriger de ses horribles vices. Il n'y en a pas de plus affreux que ce désir immodéré de vengeance; .... et contre M. de Quercy encore! un homme si doux, si bon! On aura tout envenimé, Marie; on vous aura fait des contes sur M. de Quercy....

— Des contes! s'écria Marie; ah! plût à Dieu, madame; mais ne l'ai-je pas vu moi-même s'acharner contre mon père et mon mari absents, les outrager, et leur

prodiguer les fausses qualifications de démagogues enragés, d'assassins, pour animer contre eux leurs juges? Nous sommes allés, moi et mon fils, l'implorer, prosternés à ses pieds; il nous a fait jeter à la porte par ses valets; nous l'avions attendu au passage, pour le supplier encore; il a.... le croirez-vous, madame, il a levé sa canne sur moi, et m'en a frappée en présence de mon fils!...

— Assez, Marie, assez, dit madame Renaudot, non moins agitée qu'elle. Calmez-vous; ce mouvement trop passionné, auquel vous vous abandonnez, pourrait vous être fatal, dans l'état de faiblesse où vous êtes; et moi-même à ce récit....

Elles restèrent l'une et l'autre en silence pendant quelques moments; Marie fondait en larmes au souvenir de tant de malheurs et d'outrages. Madame Renaudot soupirait profondément: — Marie, lui dit-elle enfin, très certainement, pour que M. de Quercy

se soit laissé emporter à tant de violence, il fallait qu'il y eût, entre votre mari et lui, quelque autre sujet d'animosité qui l'ait exaspéré au point de le rendre un moment si différent de lui-même.

— C'est la vérité, madame, reprit Marie, mais cela remonte à bien des années. Troisième fils d'un armateur de Saint-Malo, qui faisait de mauvaises affaires, Baptiste Pierret, avait été placé dans la maison d'un gros négociant d'Abbeville, correspondant de son père, et qui s'était chargé de lui apprendre le commerce. Le jeune homme aimait bien mieux le plaisir de la chasse, que le travail; et ce goût, ou plutôt cette passion qui lui était commune avec mon père, fut le premier lien de leur amitié.

J'avais été élevée au château de la marquise de Luxeux, ma marraine, et dont mon père était le fermier. C'est là que je vis pour la première fois Baptiste Pierret, le meil=

leur ami du fils de madame de Luxeux, et grand chasseur aussi. Ils passaient quelquefois des semaines entières à la ferme, dans le temps des chasses; et mon père, qu'ils aimaient, se plaisait à les conduire aux endroits les plus abondants en gibier. Baptiste prit de l'inclination pour moi; mon père lui accorda ma main. Fille unique d'un riche cultivateur propriétaire de bonnes terres, et bien dotée par la marquise, j'étais alors un parti fort au-dessus de ce que le fils d'un pauvre armateur pouvait prétendre; mais j'aimais Baptiste, et mon père le chérissait aussi.

Précisément dans ce temps-là, il arriva que la France prit ouvertement part à la guerre que les États-Unis d'Amérique faisaient à l'Angleterre, pour leur indépendance. A la première nouvelle de la rupture, le père de Baptiste ayant fait sortir à la fois plusieurs corsaires du port de Saint-Malo, fit des prises considérables; il

devint tout à coup millionnaire. Un navire de la Compagnie des Indes, venait de tomber en son pouvoir, le jour où il reçut la de=mande de son consentement à mon mariage avec Baptiste. Pour toute réponse l'arma=teur, ivre d'orgueil, envoya l'ordre à son fils, de venir sur-le-champ le trouver, et de se disposer à épouser la fille d'un riche négociant de Saint-Malo. Baptiste refusa ce parti, et renouvela ses instances.

Cependant l'armateur, le plus vain des hommes, se voyant si puissamment riche, conçut aussitôt le dessein de s'élever au rang de la noblesse, dont il enviait, depuis long-temps, l'éclat et les priviléges. Son premier soin fut d'acheter à son aïeul, qui n'avait plus qu'un souffle de vie, à quatre-vingt-quinze ans, une charge de secrétaire du roi, de première classe. Ensorte que, mou=rant quelques semaines après, ce vieillard anobli, autrefois fermier comme nous, laissa un fils un peu plus noble que lui,

et l'armateur, son petit-fils, eut deux quartiers de noblesse. Antoine Pierret, frère aîné de mon mari, pouvant, par le même calcul, en compter trois degrés, se trouva, d'après les ordonnances, habile à traiter d'une compagnie de cavalerie, que M. le comte de Quercy voulait vendre. Tout cela fut l'affaire de quelques mois.

Cette négociation avait dejà mis les Pierret en rapport avec la famille Quercy, quand Baptiste, resté bon, simple, et tout aussi épris de moi qu'avant cette prospérité inattendue, pressa de nouveau son père, de consentir à notre union. Mais l'orgueil avait fait en peu de temps, de grands ravages dans sa maison. Antoine Pierret, qu'on n'appelait plus que le capitaine, venait de demander la main d'une cousine de la comtesse, fille comme elle, d'un homme de finance, mais moins riche, une Salmon...

— En effet, interrompit madame Renaudot, c'est le nom de famille de la com=

tesse de Quercy ; et depuis son divorce, on ne l'appelle plus que la citoyenne Salmon.

— C'est ce qu'on m'a dit, madame, re=prit Marie Roques. Après bien des pour=parlers, on accorda cette jeune personne à Antoine Pierret, mais à condition que l'ar=mateur se retirerait tout-à-fait des affaires, et qu'il achèterait un fief noble, dont il prendrait le titre, en le substituant à son fils le capitaine.

Cet arrangement fut accepté avec trans=port par les Pierret ; l'armateur acheta un château, et se fit appeler marquis d'Au=rigny, du nom de ce domaine ; Antoine devint vicomte d'Aurigny ; le second fils, chevalier d'Aurigny, il y eut aussi un abbé d'Aurigny ; ce fut un frère cadet de mon mari, jeune homme à peine sorti du sémi=naire, mais déjà très mauvais sujet. Ils si=gnèrent ces titres dans le contrat de mariage du capitaine avec mademoiselle Salmon ; et cette espèce de parenté, avec la noble

maison de Quercy, acheva de tourner la tête à tous les Pierret.

Néanmoins, et au mépris des ordres contraires de sa famille enorgueillie, Baptiste, après trois sommations respectueuses à son père, m'épousa au village de Saint-Blimont. M. de Quercy, dont on intéressa la vanité, s'indigna contre ce qu'il appelait un mariage honteux et déshonorant pour un homme qui avait l'honneur de tenir à lui, quoique de fort loin. Baptiste reçut l'ordre de se séparer de moi. J'étais déjà mère quand cette lettre lui parvint; on lui déclarait qu'en cas de résistance, mon fils me serait enlevé, afin d'être mis entre les mains de gens inconnus de nous, qui le destineraient à l'église; et que je serais enfermée dans un couvent pour le reste de mes jours.

Jamais le délire de l'orgueil d'un parvenu n'a produit un acte aussi odieux; mais jamais aussi l'on ne vit un sot plus insolent

dans la prospérité, que le marquis d'Aurigny, si ce n'est peut-être l'abbé d'Aurigny, dont les inclinations perverses commençaient à se signaler par des méfaits honteux. Jusqu'alors le comte de Quercy n'avait fait que prêter son nom et l'appui de son pouvoir aux petites passions de ces deux méchants hommes. Mais mon mari, répugnant trop à accuser son père et son frère de cet excès d'inhumanité, s'en prit au seul comte de Quercy, qu'il brava en termes peut-être trop violents, car de ce moment, l'exaspération de ce seigneur ne connut plus de bornes, et la guerre entre lui et mon mari devint personnelle et acharnée.

Nous fûmes avertis, peu de temps après cet éclat, qu'une lettre de cachet allait être obtenue; que notre mariage serait rompu, et Maurice déclaré illégitime. Grâce au ciel, le jeune de Luxeux, qui nous mandait cette terrible nouvelle, intéressa pour nous sa mère, ma marraine,

dont le crédit détourna cet orage de notre tête; mais rien ne put calmer le ressentiment du marquis d'Aurigny, qui mourut en déshéritant Baptiste.

Il y avait des causes de nullité dans ce testament, fait d'ailleurs au moment où les premiers décrets de l'Assemblée nationale abrogeaient les anciennes lois relatives au partage des successions; en sorte qu'il ne put recevoir aucune des formalités qui l'auraient rendu valide. Mon mari intenta donc un procès à ses frères. Les d'Aurigny, craignant avec raison de le perdre, proposèrent à mon mari une transaction qu'il refusa d'accepter. Ils vinrent alors s'établir à Ponteuil, sous prétexte de faire une visite à M. de Quercy, mais dans la réalité, afin de se rapprocher de Baptiste et de tâcher de s'entendre.

C'est alors que commencèrent a éclater les querelles d'opinion. Nous avions embrassé avec ardeur le parti de la révolution, dont

le succès nous promettait le redressement de tous les torts dont nous avions à nous plaindre ; M. de Quercy et les d'Aurigny, se mirent, à Abbeville, à la tête de celui des aristocrates. Dans les conférences qui eurent lieu entre eux et mon mari pour arranger l'affaire du testament, on ne faisait que s'aigrir et s'injurier à propos des affaires publiques. Baptiste ayant un jour rencontré M. de Quercy à la chasse, l'outragea de la manière la plus sanglante, après lui avoir rappelé l'indigne procédé dont il avait autrefois usé envers nous, quand il sollicita une lettre de cachet pour me ravir la liberté, et réduire notre enfant à la qualité de bâtard, en me couvrant d'ignominie.

Enfin ces deux ennemis irréconciliables avaient pris jour pour se battre en duel, quand mon père et mon mari, tombèrent, au fond du bois de Pandé, dans une embuscade dressée par les gardes de M. de Quercy; ces misérables eurent l'audace de

déclarer, mensongèrement, que l'un d'eux avait été tué...

— Voilà qui est horrible! s'écria madame Renaudot; et quoi qu'on ait pu vous dire, Marie, jamais je ne croirai que M. de Quercy ait été le complice, ni du guet-apens, ni d'une aussi abominable calomnie, pour arracher aux juges un arrêt sanguinaire.

— Je ne le crois pas non plus, madame, répondit Marie; car ces gardes étaient de grands scélérats; celui qu'ils firent passer pour mort avait lui-même commis un meurtre la veille dans la forêt. D'après les aveux qu'il fit plus tard, ce malheur aurait été l'effet de sa maladresse à la chasse; mais, effrayé des conséquences, il prit la fuite, et après son départ, ses camarades imaginèrent, afin de dérouter la justice, de faire passer le coupable pour la victime, et d'accuser mon père et mon mari de l'avoir assassiné. Il est probable que le comte lui-

même fut la dupe de cette ruse infernale...

— Il le fut, n'en doutez pas, ma bonne Marie, interrompit madame Renaudot. Je vous assure que M. de Quercy est un homme juste, excellent, plein de sensibilité; la plus belle ame! et un cœur!...

— Nous sommes donc, répliqua vivement la veuve, les seuls envers lesquels il s'est montré si cruel et si implacable; sa conduite à Bruxelles, et cette lâche dénonciation qui conduisit au cachot un innocent, un exilé comme lui...

— La fureur de l'esprit de parti, explique et excuse tout cela, ma pauvre enfant...

— Rien ne peut excuser la bassesse d'une semblable action, madame;..... mais pardon, je m'arrête, et puisque ma plainte vous offense, je renfermerai désormais ma douleur dans mon sein. M de Quercy est votre ami.....

— Mon ami! s'écria madame Renaudot, je n'ai rien dit de semblable, à quoi jugez-

vous cela? Il ne faut pas être l'amie de M. de Quercy pour rendre justice à son caractère; je ne fais que répéter ce que j'ai entendu dire de lui, par tout le monde...

L'arrivée du chirurgien, rompit fort à propos cet entretien, qui commençait à devenir embarrassant pour madame Renaudot. Aussi, après lui avoir recommandé de bien soigner la pauvre malade, s'empressa-t-elle de se retirer en se mettant un doigt sur la bouche d'un air significatif: — Oui, madame, lui dit Marie Roques, pour montrer qu'elle l'avait comprise, je sens que j'ai trop parlé; maintenant je ne dirai plus rien, si ce n'est pour exprimer la reconnaissance éternelle que je dois à vos bienfaits.

CHAPITRE IV.

Les contrebandiers.

Tout était en mouvement à Noyelles, lorsque madame Renaudot y rentra ; le tambour battait, on entendait des cris de joie, des chants patriotiques. En approchant de la maison municipale, elle vit sur le grand balcon, à côté du maire en écharpe, le représentant son ami, qui haranguait la multitude. Il proclamait la fameuse loi de la réquisition, par laquelle tous les Français de 18 à 25 ans, venaient d'être appelés aux armes, au nom de la patrie en danger.

A peine eut-il fini de parler, que les ac=

clamations recommencèrent. Les pères stimulaient, par des paroles véhémentes, le courage des derniers fils qui leur restaient, les mères elles-mêmes les pressaient de partir; et les jeunes filles attachaient des rubans tricolores à leurs chapeaux. Mais ils n'avaient pas besoin d'être tant excités. La présence, et l'attitude de plus en plus menaçante des Autrichiens sur le sol français, causaient dans la province une vive irritation; les cœurs brûlaient d'une ardeur belliqueuse qui, presque partout, avait devancé les décrets de la Convention. A l'appel du représentant, la plus grande partie des réquisitionnaires de Noyelles prirent gaîment, sans attendre de nouveaux ordres, le chemin de Saint-Valery, pour y recevoir des armes et une destination.

Grâces à l'établissement récent des télégraphes, au moyen desquels il fut aisé de transmettre la nouvelle loi sur tous les points du territoire à-la-fois, on peut dire sans fi=

gure, qu'à l'exception de quelques départements de l'Ouest, la France entière se leva par un mouvement simultané. Ce coup terrible et décisif que frappa si à propos le comité de *salut public*, devait déconcerter, et déjoua en effet toutes les combinaisons des puissances ennemies; lui seul consolida la révolution chancelante, et assura le succès, jusque-là fort douteux, de l'établissement du nouvel ordre de choses.

Pour compléter cette grande mesure défensive contre l'Europe en armes, on acheva l'organisation de la garde nationale; M. Renaudot logeait chez lui le représentant, qu'il nommait son cher André, du nom familier sous lequel il l'avait connu autrefois chez son frère. André donc qui, à la faveur de l'usage établi depuis peu, tutoyait le mari et la femme, et les traitait en amis intimes, conféra au maire de Noyelles, le commandement général de la garde nationale de tout le canton, avec le grade de chef de

bataillon ; et à la demande de madame Renaudot, il y joignit la commission lucrative de faire extraire des caves, des vieux murs et des anciens édifices, les matières propres à la fabrication du salpêtre ; son dessein était d'empêcher tout autre commissaire de s'introduire, sous ce prétexte, dans le château de Ponteuil.

Après avoir donné une journée à ses amis, qui l'abhorraient au fond du cœur, le représentant André, partit pour parcourir tout le rivage jusqu'à Dieppe, dans le double but de hâter le départ des réquisitionnaires, et d'ordonner, comme à Noyelles, la levée en masse du reste des habitants destinés à repousser en cas de besoin les Anglais, s'ils tentaient de débarquer sur ces côtes.

Le commandement militaire dont M. Renaudot venait d'être investi, comprenait une grande étendue de terrain et beaucoup de communes. Cette nouvelle dignité,

objet des railleries de sa femme, flatta singulièrement la vanité du maire de Noyelles; il commençait, selon la remarque de sa femme, à croire à la république, à cause de la sagacité que les chefs de ce nouveau gouvernement montraient dans le choix des hommes qu'ils appelaient à participer au pouvoir. Il envoya sur-le-champ au meilleur tailleur de Saint-Valery, l'ordre de lui faire un uniforme de colonel, et son messager fut chargé de lui rapporter d'énormes épaulettes à graines d'épinards, dont il s'empressa de décorer, en attendant, son habit gorge de pigeon.

M. Renaudot s'occupa aussi d'entrer en rapport avec des capitalistes de Saint-Valery, pour l'exploitation de son entreprise de salpêtre, source de richesses qui ajoutait à son importance. Toutes ces nouveautés détournèrent pendant quelque temps madame Renaudot, de ses courses accoutumées dans les hameaux voisins, dont elle était la bien=

faitrice. Mais enfin quand l'agitation générale fut un peu calmée, elle sortit un soir avec le dessein d'aller visiter Marie Roques.

Pour se rendre de Noyelles à la cabane qui lui servait d'asyle, il fallait passer un grand marécage dont les eaux formaient, au-delà, un ruisseau profond. Plusieurs chaussées traversaient ce terrain fangeux, et venaient se réunir à un petit pont, à l'extrémité duquel s'élevait la modeste habitation de la mère Bonnet. La chaumière se trouvait ainsi placée à un mille du rivage, sur le passage inévitable des pêcheurs de tous les environs, ainsi que des gardes-côtes et des douaniers qui venaient de Noyelles, et des communes plus éloignées de l'intérieur.

Dans d'autres temps, cette situation avait favorisé un petit débit d'eau-de-vie et de gâteaux de maïs, d'une forme et d'un goût particuliers, que la bonne femme excellait à faire, et dont la vente lui procurait une

sorte d'aisance. Mais les infirmités de la vieillesse, une longue maladie, et surtout le départ de son fils, avaient ravi cette dernière ressource à la pauvre veuve ; aussi sa chaumière sale et délabrée, offrait-elle un spectacle repoussant.

Ce fut donc avec autant d'étonnement que de plaisir, qu'en approchant cette fois, madame Renaudot vit l'extérieur de la cabane disposé d'une manière nouvelle, et de l'aspect le plus agréable. Un joli gazon avait remplacé les orties et les bruyères qui encombraient auparavant l'entrée. Un banc et une espèce de table grossièrement taillés, mais fixés avec solidité dans la terre, étaient ombragés par des branches d'aubépines et de rosiers sauvages, coupés dans un terrain voisin rendu à la culture.

Sur l'appui de la petite fenêtre, dont les vitres avaient été nettoyées, on voyait un étalage appétissant de petits pains blancs et de gâteaux, avec un broc de cidre, une

bouteille d'eau-de-vie, et des verres de toutes les grandeurs. Le toit était parfaitement réparé, partie en chaume, partie en roseaux et joncs du marécage. A travers la porte ouverte, madame Renaudot remarqua dans l'intérieur, des améliorations non moins notables, et particulièrement quelques ustensiles, de peu de valeur à la vérité, mais propres, et bien rangés sur les murs blanchis à neuf.

Marie Roques, assise, s'occupait à coudre; la mère Bonnet, penchée sur sa huche, préparait, en chantant, la pâte de ses gâteaux, qu'attendait le four allumé avec des débris de vieilles planches de bateaux. A la vue de madame Renaudot, les deux femmes, quittant leur ouvrage, s'avancèrent à sa rencontre : — Il est arrivé, il est ici, crièrent-elles à la fois.

— Qui donc?

— Maurice, madame.

— Eh! depuis quand?

— Depuis cinq jours, madame, répondit Marie Roques; voyez tout ce qu'il a déjà fait; ces bancs de gazon, ce berceau, cette table, tout cela est son ouvrage.

— Et cette chaumière si bien réparée, ajouta la mère Bonnet. Quelle propreté! c'est comme du temps de mon garçon.

— A la bonne heure, dit madame Renaudot d'un ton de reproche; mais pourquoi n'est-il pas venu rendre ses devoirs à M. le maire et à moi?

— Oh! madame, répliqua Marie, il n'aurait eu garde de se présenter devant vous dans l'état où il est, ses vêtements en lambeaux!....

— On devait le faire habiller à Abbeville, Marie, j'avais envoyé une petite somme pour cela.

— Le pauvre enfant, n'a demandé que des souliers, et il a supplié qu'on lui remît le reste pour sa mère. Il m'a tout apporté, ce qui, joint à ce que je tenais déjà

de vos bontés, nous a servi à faire ces réparations à la chaumière de ma bonne hôtesse, et lui a procuré les moyens de relever son petit commerce. Mais Maurice brûlait du désir d'aller vous offrir ses respects, madame, et il s'est aussi acheté ce coutil dont je lui fais une veste et un pantalon; il attend avec bien de l'impatience que l'habillement soit complet pour s'en vêtir, afin de se présenter devant vous.

— Sera-t-il content de voir madame! dit la mère Bonnet; mais aussi c'est que vous avez apporté ici la bénédiction du ciel; Maurice, en arrivant, a trouvé de l'ouvrage; le jeune Grivel, un de nos meilleurs pêcheurs, et qui est de la réquisition, lui laissera en partant demain, ses filets, ses hameçons, sa barque avec les voiles, à la condition de donner la moitié du profit de la pêche à son vieux père infirme, et d'entretenir le tout en bon état jusqu'à son re-

tour. C'est Gervais qui a fait le marché; il sera chargé d'aller vendre le poisson à la ville, et travaillera avec Maurice. Moi et Marie, nous réparerons les vieux filets, et nous en ferons des neufs.

— Oui, reprit Marie, nous voilà riches et heureuses, grâces à vous, madame, et à la bonté de Dieu. J'espère bientôt pouvoir acheter à mon fils des chemises et une veste de drap; et alors, quel beau garçon ce sera! Certainement vous ne serez pas fâchée de le voir, madame.

— Je n'en doute pas, répondit-elle en souriant; mais quel est ce bruit de voix que j'entends du côté du rivage?

— Apparemment quelque dispute entre la garde nationale et les douaniers, répondit Marie; on ne voit autre chose depuis quelques jours; mais Maurice, qui défriche par-là un petit champ, va sans doute accourir pour nous protéger contre les tapageurs. Il n'y a pas de risque, avec

lui, qu'on vous fasse la moindre insulte.

— Mais quels éclats! quels cris! interrompit madame Renaudot. Ah! les affreux jurements!

En effet, le bruit se rapprochait rapidement, et bientôt les querelleurs s'arrêtèrent à quelques pas de la cabane, cachés par une haie épaisse qui la défendait contre les vents impétueux de l'ouest: —Ne craignez rien, madame, dit Marie, je reconnais la voix de Maurice. Il a déjà su se faire craindre de tous les mauvais sujets d'alentour par sa force prodigieuse; et quoiqu'il soit doux comme un agneau....

Au même instant Maurice parut au détour de la haie: le voici, s'écria sa mère ravie de joie, en le montrant du doigt. Madame Renaudot recula d'épouvante à la vue d'une espèce de sauvage vêtu de haillons, qui laissaient à découvert une partie de ses membres musculeux, mais décharnés; les os très saillants à toutes les jointures, pa=

raissaient d'une grosseur disproportionnée; ses cheveux longs et en désordre, cachaient la moitié de sa figure maigre et pâle, à laquelle ils donnaient l'expression de la férocité. Maurice, que sa mère venait de peindre si beau et d'un naturel si doux, tenait au collet un jeune homme beaucoup plus grand que lui, et l'entraînait malgré sa résistance: viens brigand, lui criait-il, comme un forcené; viens à la municipalité. Tu fais l'aristocrate; toi! un pêcheur aristocrate! Ah! canaille, tu seras envoyé au tribunal révolutionnaire, où ton affaire sera bientôt expédiée.

A ces mots, madame Renaudot, qu'il n'avait pas encore aperçue, s'enfuit au fond de la cabane, et s'assit sur un escabeau, toute tremblante. Joseph Pinson, l'homme qu'entraînait Maurice, venait de saisir un des poteaux qui soutenaient les branchages à la porte de la cabane, et s'y défendait contre les efforts de son robuste adversaire. La

foule qui les entourait se forma aussitôt en deux groupes opposés.

D'un côté, une douzaine de pêcheurs contrebandiers soutenaient Joseph Pinson ; de l'autre part, le jeune Grivel avec deux camarades, réquisitionnaires comme lui, et trois douaniers, favorisaient le fils de Marie Roques. La première bande étant plus nombreuse, et la seconde mieux armée, la partie eût été égale, sans la véhémence et la vigueur athlétique de Maurice, qui seul semblait devoir décider la victoire.

Aussi les contrebandiers se montraient-ils disposés à parlementer, plutôt que d'engager l'action avec leurs bâtons, contre les fusils des employés de la douane, soutenus par les gourdins de Grivel et de ses camarades, et surtout par la bêche de Maurice, devenue dans sa main une massue redoutable : Joseph Pinson n'est pas aristocrate, disaient ses partisans ; lâche-le, Maurice, ou tu te

repentiras de ce que tu fais; lâche-le, Joseph est bon patriote.

— Lui, patriote! répondit le jeune homme en trépignant de rage. Il a dit qu'il se moquait de la nation, et que tout allait mieux autrefois.

— Je l'ai entendu de mes deux oreilles, ajouta Grivel, non moins indigné de cette irrévérence.

— Eh! que trouvais-tu donc de si bon à l'ancien temps? reprit Maurice en secouant de nouveau Joseph, dont les bras toujours attachés au poteau, l'ébranlaient de manière à faire trembler toute la cabane. Qu'y avait-il autrefois de meilleur qu'à présent, brigand? Apparemment, ces seigneurs qui faisaient condamner à mort d'honnêtes pères de famille, pour avoir tué un lièvre sur leurs terres! et qui frappaient de leur canne, une épouse, une mère suppliante à leurs pieds! voudrais-tu nous rendre ces juges qui prononçaient,

sans mourir de honte et de remords, ces exécrables arrêts d'après des témoignages qu'ils savaient bien être faux? Est-ce tout cela que tu admirais, et que tu regrettes tant, misérable bandit?

— Maurice, mon enfant, cria Marie désolée de cette violence, laisse là cet homme....

— Non, répondit-il avec un surcroît de fureur; est-ce donc à vous, ma mère, de prendre le parti de ces gueux d'aristocrates? Que l'enfer puisse les engloutir jusqu'au dernier, pour tout le mal qu'ils vous ont fait! Ne sont-ils pas les assassins de mon père et du vôtre? et ce coquin-là dit que toutes ces horreurs valaient mieux que la république! il a crié: Au diable la nation!

— Mon bon Maurice, au nom du ciel...

— Je n'entends rien, ma mère. Et toi, drôle, viens à la municipalité..... Bourrez-le à coups de crosses, douaniers... Marche

donc, misérable, ou je te traîne jusqu'au village par les pieds.....

— Tu ne feras pas cela, interrompit Marie éplorée.

— Je le ferai. Avance brigand !...

— Je t'en supplie, mon fils.....

— Non.

— Viens ici, Maurice...

— Non, non.

— Parler à la citoyenne Renaudot...

— La citoyenne Renaudot! répéta Maurice en s'arrêtant tout à coup.

— Elle est ici, te dis-je, dans la cabane; viens donc vite.

Maurice avait lâché son prisonnier qui, se sentant libre, s'enfuit à toutes jambes par le petit pont, dont quelques-uns de ses camarades fermaient l'entrée aux douaniers, tandis que les autres l'encourageaient, par leurs cris, à précipiter sa course en suivant l'une des chaussées qui conduisait à un bois dans lequel il disparut bientôt.

Pendant que cette scène occupait toute l'attention des amis et des adversaires de Maurice, il s'était élancé dans la chaumière. A l'aspect de madame Renaudot, il s'arrêta saisi d'admiration; jamais femme aussi belle n'avait encore frappé ses regards. Mais il était bien moins ébloui de sa beauté réelle, que touché des charmes dont sa jeune imagination paraît la bienfaitrice d'une mère adorée.

— Quoi! c'est vous, citoyenne! lui dit-il d'une voix entrecoupée... vous qui avez secouru ma mère malade et l'avez rendue à la vie, consolée, enrichie! vous qui nous avez réunis.... Quoi! c'est vous que je vois!

Il venait, pour mieux la contempler, d'écarter l'épaisse chevelure qui ombrageait son front et ses grands yeux noirs dans lesquels brillait la joie la plus vive. Ses traits n'avaient plus cette expression de dureté qui, un moment auparavant, épouvantait la jeune dame; Maurice lui parut n'être plus tout-à-fait aussi laid, mais toujours

bien effrayant : — Pourquoi donc tout ce bruit ? lui demanda-t-elle en s'efforçant de maîtriser son trouble.

— C'est un aristocrate, citoyenne, un ennemi du peuple.

— Quelle idée, Maurice ! Joseph est lui-même du peuple, il ne peut pas être son propre ennemi.

— Il a dit : Au diable la nation ! citoyenne.

— C'est mal, sans doute, Maurice ; mais que vous importe?

— Il importe, citoyenne, que les traîtres et les conspirateurs soient connus et punis. C'est le devoir de tout bon Français de les dénoncer, et.....

— Les conspirateurs, les traîtres, à la bonne heure, interrompit madame Renaudot avec impatience ; mais, encore une fois, un pauvre pêcheur comme Joseph ne conspire pas. Il peut être mécontent du tort qu'il éprouve par l'exécution des der-

nières lois, par le défaut d'ouvrage ; que sais-je? mais il n'y a rien de si fou que d'appeler Joseph un traître à la république, je le connais pour un bon patriote, et cela doit suffire. En tout cas, Maurice, ajouta-t-elle en baissant la voix, si vous voulez me plaire.....

— Si je le veux, s'écria-t-il avec feu, je ne désire rien tant au monde, citoyenne. Voulez-vous mon sang, ma vie? vous n'avez qu'à dire. Que faut-il faire? où me commandez-vous d'aller? je suis prêt.... pourvu que je ne quitte pas ma mère...

— Non, Maurice, ne la quittez pas ; soignez-la bien au contraire ; obéissez-lui en tout. Ne cherchez de querelles à personne, tenez vous tranquille, soyez bon sujet, et ne vous occupez que de votre travail, c'est là le moyen d'obtenir et de conserver ma bienveillance.

Après ces mots, qu'elle prononça d'un ton imposant, madame Renaudot sortit,

laissant Maurice en extase, et Marie Roques dans un étonnement inexprimable, à la vue de l'attitude soumise et de la docilité de ce jeune lion jusqu'alors indomptable, si rebelle au moindre frein; et qui, dans les fréquents accès de fureur qu'excitait en lui le souvenir des injustices dont son père avait eu tant à souffrir sous l'ancien régime, s'irritait jusqu'à la frénésie, au moindre effort tenté pour modérer la violence de ses transports.

CHAPITRE V.

La Dénonciation.

Les blessés que le maire de Noyelles avait établis à Ponteuil, y occupaient les plus belles chambres du premier étage. Des lits simples et commodes, avec tout ce que nécessitait le service d'un hôpital militaire, remplaçaient les meubles somptueux qui décoraient auparavant cette riche habitation. Le rez-de-chaussée avait été envahi par le directeur et les bureaux de cette administration. La comtesse de Quercy, satisfaite de ces dispositions, concertées entre elle et madame Renaudot, habitait avec sa fille

Pauline, à l'étage supérieur de l'une des ailes du château, un petit réduit auquel on ne montait que par un escalier dérobé, pratiqué dans l'appartement du concierge, à l'entresol.

Ces dames ne sortaient jamais de leur retraite; du reste, la comtesse, femme divorcée et qu'on ne connaissait plus que sous le nom bourgeois de la citoyenne Salmon, semblait, par cet acte seul, avoir pleinement adhéré aux principes de la révolution; on ne pouvait citer d'elle aucune parole, ni lui attribuer aucune relation qui démentît cette probabilité. Sa richesse, à la vérité, devait attirer sur elle des regards malveillants; c'était afin de prévenir ce danger, qu'elle avait cru prudent de faire l'offre volontaire de son château pour un service public. Depuis ce temps, elle évitait de se montrer, ainsi que sa fille, et se royait oubliée.

C'est dans le réduit obscur où vivaient

la comtesse et Pauline, que, sans se compromettre, et sous prétexte de visiter les blessés, madame Renaudot allait tous les jours s'entretenir avec elles des espérances que leur faisait concevoir le rapprochement progressif des armées des puissances coalisées. La dernière lettre de M. de Quercy, datée de Furnes, laquelle annonçait sa présence au camp du duc d'Yorck et l'investissement de Dunkerque, promettait une prochaine communication du plus grand intérêt.

Cette dépêche, comme les précédentes, était parvenue par la voie des fraudeurs anglais, qui avaient de fréquentes relations avec les contrebandiers des hameaux voisins de Noyelles. Des signaux donnés par quelques-uns des navires qui se montraient fréquemment en vue de la côte, indiquaient à ces hommes, presque tous pêcheurs, le jour exact, l'heure et le lieu où les Anglais enverraient, la nuit, leurs embarcations

chargées de marchandises, tandis qu'une attaque simulée, sur un point éloigné, attirerait l'attention de la troupe et des douaniers.

A l'aide de moyens semblables, les émigrés, secondés par le gouvernement anglais, avaient établi une correspondance étendue avec l'intérieur du royaume à cette époque, et surtout en Bretagne. Le comte de Quercy, l'agent le plus actif de celle qu'ils entretenaient dans la Picardie, l'adressait à madame Renaudot. Le concierge de Ponteuil, Verdier, leur intermédiaire, recevait les lettres et envoyait les réponses par ce même Joseph Pinson que, peu de jours auparavant, Maurice avait accusé de trahison, en présence de madame Renaudot, et qu'il voulait traîner à la municipalité.

Intéressé dans les affaires des contrebandiers, Verdier recélait leurs ballots au fond d'une grande cave pratiquée sous une terrasse, à l'extrémité du parc de Ponteuil, et

où l'on n'arrivait qu'à travers les détours d'un labyrinthe. A la faveur de cette complicité, Verdier employait sans crainte Joseph Pinson au service de sa correspondance avec l'Angleterre.

Mais pour plus de sûreté, M. de Quercy et madame Renaudot se servaient d'un chiffre combiné de manière à être absolument inintelligible à tout autre qu'elle et lui, la comtesse elle-même en ignorait la clef.

Cette dame, d'une intelligence fort bornée et dévote à l'excès, ne s'occupait uniquement que des affaires du salut. Pauline, sa fille, objet de l'idolâtrie de son père exilé, et à laquelle, à cause de lui, madame Renaudot portait le plus vif intérêt, était une petite personne de quatorze ans, sèche, à la peau brune, au maintien guindé que roidissait un corps de baleine très serré; au surplus, vêtue et coiffée comme l'avait été son aïeule, elle était plus bigote encore que sa mère.

Peu de temps après la scène dont madame

Renaudot avait été témoin dans la cabane de la mère Bonnet, elle reconnut aux signes de Verdier, en arrivant un matin au château, qu'on venait de recevoir des nouvelles de M. de Quercy. Elle se hâta de monter à la retraite cachée de la comtesse, qui lui remit en effet un papier chiffonné, couvert de signes, sans ordre apparent, et servant d'enveloppe à une pipe de matelot.

— Juste ciel! s'écria-t-elle ravie de joie, après avoir étudié un moment ce grimoire, il nous est rendu, madame; M. le comte me mande qu'il est à bord de l'un des navires qui croisent aujourd'hui devant ces côtes... Il débarquera cette nuit!....

— Mon père! interrompit Pauline, dont les yeux abattus à la suite d'un accès de fièvre très violent, se ranimèrent un moment. Quoi! je vais revoir mon père!

— D'où vient ce transport, mademoiselle? demanda la comtesse du ton le plus calme; avez-vous donc jamais douté de la

bonté de Dieu? le bien et le mal ne sont-ils pas également dans ses puissantes mains? S'il plaisait au ciel.....

Madame Renaudot continuait de lire. — De mieux en mieux! disait-elle à mesure qu'elle déchiffrait..... Excellentes nouvelles!...

— S'il plaisait au ciel, poursuivit la comtesse en s'adressant à Pauline, de nous envoyer le mal aujourd'hui, notre devoir serait de nous soumettre avec résignation. Le bien ne doit pas nous troubler davantage, ma fille. Bornez-vous à rendre grâces au Seigneur.

Pauline, dont les traits étaient retombés dans leur morne immobilité, alla, les yeux baissés, s'agenouiller devant son prie-dieu.

— Eh! quelles sont, s'il vous plaît, ces bonnes nouvelles, madame? demanda froidement la comtesse.

— Elles ne peuvent être meilleures, ré-

pondit madame Renaudot enchantée. Tout se préparait, au départ du comte, pour une bataille en avant de Dunkerque, dont s'approchaient audacieusement en désordre les volontaires républicains déguenillés, et sans officiers. A l'heure qu'il est, d'après ce que me dit M. de Quercy, on a dû les écraser, les anéantir, et Dunkerque est au pouvoir du duc d'Yorck.

— Dieu le veuille, madame; mais, je vous l'avoue, je n'apprends pas sans une vive inquiétude que le comte soit près de débarquer sur nos côtes, au milieu de tant de dangers.

— Quels dangers, comtesse? il n'y en a point, tout est prévu et disposé de longue main. Quant au triomphe des Anglais.....

— Dieu est le maître, madame.

— Et Dieu voudra bien qu'ils soient vainqueurs. Que voulez-vous que fassent ces bandes désordonnées de *sans-culottes*, qui n'ont pas même de chaussures, contre

les belles et bonnes troupes de l'Angleterre et de l'Autriche, si aguerries, si bien disciplinées? contre ces grenadiers, ces cuirassiers, ces géants commandés par de véritables officiers et les meilleurs généraux de l'Europe? Soyez bien assurée, comtesse, qu'au moment où je vous parle, il ne reste pas un seul de ces misérables républicains debout; que les Anglais ont pris Dunkerque, et qu'ils accourent. M. de Quercy en est convaincu. Son navire a touché hier en Angleterre, où l'on avait déjà reçu la nouvelle d'un premier engagement, dont le succès annonçait une victoire décisive. Il m'adresse des instructions pour Verdier; il faut que je les lui communique à l'instant même, afin qu'il aille recevoir son maître cette nuit à un endroit désigné fort clairement, et qu'il l'amène ici.

— Ici, madame! y pensez-vous?

— Laissez-moi faire, comtesse, et ne vous alarmez pas. Verdier doit le cacher

dans la cave de la terrasse, où il ne restera que le temps nécessaire pour vous embrasser ainsi que Pauline, et m'instruire de ce que j'ai à faire ici. Avant le jour, il aura gagné Abbeville ; nous avons des intelligences sûres et nombreuses dans la province ; à l'aide de ces amis, il va la soulever tout entière en faveur du roi. D'autres émigrés qui débarqueront en même temps sur des points différents, vont courir à Eu, à Dieppe, à Rouen, à Amiens.... Quel événement! continua madame Renaudot avec exaltation. A la fin nous voilà donc délivrés, comtesse. La bonne cause triomphe, nous sommes vainqueurs!

En ce moment, de grands cris éclatèrent tout à coup dans les salles de l'étage inférieur avec tant de fracas, qu'ils semblaient ébranler les voûtes. Bientôt de semblables clameurs se firent entendre de tous côtés, et de nombreux coups de fusil ajoutèrent à l'effroi des trois dames. La comtesse et sa

fille se mirent en prières ; et madame Renaudot descendit rapidement jusqu'à l'appartement du concierge, pour s'informer de la cause d'un bruit aussi étrange. Verdier n'y était pas; elle entr'ouvrit une petite fenêtre grillée, qui donnait sur la grande cour, où les cris redoublaient de violence. Il lui fut alors aisé de juger que tout ce fracas, loin d'avoir rien d'hostile, exprimait au contraire une joie vive et générale.

Les troupes de garde à l'hôpital militaire, faisaient des salves de mousqueterie en signe de réjouissance ; les blessés convalescents se pressaient par centaines autour d'un jeune homme en bonnet rouge, qui parlait et gesticulait très vivement. A chaque instant, il interrompait son récit par des cris de *vive la République !* auxquels répondaient avec enthousiasme les malades qui se montraient, en grand nombre, à toutes les fenêtres du château.

L'un d'eux, dans son transport, se mit à chanter, d'une voix éclatante, ce trait, déjà devenu populaire, d'un opéra de Grétry : *la victoire est à nous !* tous alors le répétèrent en chœur, mais, libres du joug de la mesure, et chacun dans le ton qui lui convenait le mieux, avec accompagnement de fusillades, de tambour et de fifres ; il résulta de ce concert, un moment de charivari si déchirant, que la délicate madame Renaudot fut tentée de s'enfuir.

Toutefois la curiosité la retint au poste où le hasard l'avait si bien placée, pour tout voir sans être aperçue. Elle démêla bientôt dans la foule, Gervais qui apportait un banc, et invitait l'orateur à monter dessus, afin d'être entendu de tous, et de raconter avec ordre la nouvelle qui intéressait si vivement son nombreux auditoire. Le jeune garçon sauta légèrement sur le banc ; puis, jetant son bonnet rouge en l'air, il cria *victoire!* à diverses reprises,

et étendit la main pour commander le si=lence.

Madame Renaudot reconnut alors le pê=cheur de Noyelles, Maurice Pierret, dans le nouveau costume dont Marie Roques at=tendait un si bel effet, et qui, pourtant, ne déguisait guère mieux sa laideur, que les haillons dont il s'était dépouillé. Tout le monde écoutait avec une impatiente curio=sité; elle prêta la plus grande attention :
— Citoyens, dit Maurice d'une voix forte et sonore, hier je suis allé à Saint-Valery pour dénoncer des aristocrates cachés dans ce château. J'ai été à la société populaire, où j'ai fait un discours....

— La victoire! mon garçon, interrompit un vieux sergent blessé; laisse là ton dis=cours, et parle-nous de la victoire qu'a remportée notre brave armée.

— J'y viens, sergent, reprit Maurice; on m'a demandé de tout conter par ordre, laisse-moi dire à ma guise. Si bien donc,

citoyens, que je venais de faire mon discours qu'on applaudissait encore, quand il est arrivé un courrier avec des dépêches du général Jourdan, pour le représentant Publicola. Ce courrier apportait la nouvelle que les républicains, qui marchaient au secours de Dunkerque, ayant rencontré les ennemis à quatre lieues en avant de la ville, les avaient battus deux jours de suite et forcés de reculer. Le général ajoutait qu'il s'attendait pour le lendemain à une grande bataille.

Personne ne s'est couché à Saint-Valery, citoyens, tant on était impatient d'apprendre l'issue de ce combat. La société populaire est restée en séance la nuit entière, et j'ai encore fait, contre les nobles et leur tyrannie, un discours qui a été plus applaudi que le premier. Aussi la femme du représentant m'a-t-elle embrassé en me disant : Tu as étudié, Maurice, tu parles bien, et....

— La victoire, Maurice, la victoire, sambleu !

— M'y voilà, sergent. Ce matin toute la ville s'est rendue sur le port dès la pointe du jour. Vers huit heures, on vit une barque qui partait, vent arrière du Crotoy, de l'autre côté de la Somme; et j'y découvris le premier, un hussard tout couvert de rubans tricolores : Victoire! m'écriai-je, les Anglais ont été battus!

C'était la vérité; le hussard eut à peine sauté à terre, en répétant; *victoire! victoire!* qu'on le porta en triomphe jusqu'à la maison du représentant qui lut tout haut au peuple, la lettre du général Jourdan. C'est à Hondtshoot, que la bataille a été livrée.... Soixante mille Anglais et Autrichiens enfoncés, dispersés, écrasés par moins de quarante mille républicains; cinq mille ennemis tués, autant de prisonniers; soixante canons pris, des drapeaux par centaines; et Dunkerque

délivré. Victoire ! victoire, vive la république.

Ces cris furent répétés mille fois par la foule qui entourait Maurice.

— Ce n'est pas tout, citoyens, dit-il en élevant de nouveau la voix. Un autre courrier arrivé au même instant par la route d'Abbeville, apportait au représentant la nouvelle que plus de cent mille hommes de la réquisition accouraient pour renforcer l'armée, du côté de Valenciennes et de Maubeuge, où l'on va battre aussi les Autrichiens, qui déjà n'avancent plus. Mais il faut que toutes les troupes qui sont par ici partent aujourd'hui même pour aller se joindre aux vainqueurs de Hondtshoot; car ils marchent déjà sur Bruxelles. Ce sont les propres mots du représentant qui m'a remis le papier que voici, en me disant: Tiens, Maurice Pierret, mon brave petit orateur, tu as bien entendu tout ce qui vient d'être lu, et tu sauras bien le répéter

aux braves de Ponteuil ; je ne te donne que ce mot pour le commandant de la garde de cet hôpital militaire, afin qu'il amène ici sa troupe sur-le-champ avec tous les convalescents en état de reprendre les armes. Quant à la garde de l'hôpital militaire, elle sera remplacée ce soir, par un détachement de l'armée *révolutionnaire*....

— Quelle armée dis-tu là ? interrompit le vieux sergent.

— Eh ! parbleu ! l'armée *révolutionnaire*, répondit un autre soldat ; celle qui vient d'être formée dernièrement à Paris. N'as-tu pas lu le décret de la Convention ?

— Est-ce que je sais lire, imbécile ! répliqua le sergent d'un air méprisant. Eh bien ! qu'est-ce qu'il chante ce décret ?

— Il chante, mon vieux, répondit le soldat, qu'il y a maintenant une nouvelle armée pour l'intérieur, qui va de département en département avec un tribunal et une guillotine, de manière à juger et à

expédier, en un tour de main, les aristocrates à mesure qu'on les dénonce.

— Oui sans doute, ajouta Maurice; l'armée révolutionnaire, venant de Beauvais, est arrivée hier à Abbeville; et comme on a la nouvelle que les Anglais veulent tenter de débarquer cette nuit, vers le tréport, le commandant de cette armée a envoyé de ce côté un bataillon d'infanterie; un détachement de cavalerie doit se rendre en même temps ici à Ponteuil, où les deux représentants en mission dans le département, viendront se réunir ce soir.

— Ah! ah! s'écria le sergent en frappant sur l'épaule du concierge de Ponteuil, qui s'était glissé dans la foule pour écouter les nouvelles. Eh bien! as-tu entendu cela, pays? tu ne t'attendais guère à la visite de l'armée révolutionnaire dans ce château? Hein? elle ne fera rire ni tes maîtresses ni toi, père Verdier!

— Verdier! interrompit avec un cri

perçant Maurice, qui en même temps se précipita sur lui du haut de son banc et le saisit à la gorge. C'est toi qui es Verdier! un ancien garde du ci-devant comte de Quercy? Tu es Verdier, cet infâme calomniateur qui a osé accuser mon père d'avoir tué un homme, que toi-même avais assassiné!

L'action véhémente de Maurice, ses cris aigus, la rage qui se peignait sur sa figure enflammée, avaient d'abord frappé tout le monde de stupeur; la foule s'était écartée; mais à la vue du danger d'un vieillard désarmé, que ce furieux semblait près de déchirer, les militaires, émus de compassion, lui arrachèrent sa victime.

— Voyons, voyons; qu'on s'explique, dit le sergent, en interposant l'autorité de ses vieilles moustaches. A qui en as-tu, Maurice?

— A ce brigand, répondit-il. Laissez-moi l'étrangler.

— Encore faut-il savoir pourquoi, mon garçon.

— Il le sait bien le misérable, repartit le jeune homme en cherchant à se faire jour à travers la foule qui s'était jetée entre lui et Verdier. Il a rendu, contre mon père et mon grand-père, un faux témoignage qui les a fait condamner à mort. Ne te souvient-il plus de Baptiste Pierret et de Jacques Roques de Saint-Blimont, abominable calomniateur?

— As-tu fait un trait aussi indigne? demanda le sergent à Verdier.

— Point du tout, citoyen, répondit le vieillard épouvanté; ce ne fut pas moi....

— Tu mens, interrompit Gervais, tout le pays sait que c'est toi qui as rendu le faux témoignage....

— Vous l'entendez, s'écria Maurice; laissez-moi, soldats, pourquoi me retenir ainsi? Il a commis ce crime par l'ordre de son maître, l'ancien seigneur du château; le

mari de la vieille bigote, qui se fait appeler maintenant la citoyenne Salmon, et qui se cache avec sa fille dans les greniers au-dessus de vos chambres... mais on les trouvera, et ce n'aura pas été vainement que je les ai dénoncées à la société populaire. Elles seront arrêtées et jugées; la mère et la fille sont des aristocrates enragées, et des fanatiques.... En attendant, il faut que j'assomme ce brigand de Verdier....

Il venait enfin, par un dernier effort, de se dégager des mains des soldats; et, s'élançant de nouveau, il allait saisir sa proie :

— Maurice ! s'écria madame Renaudot en se montrant tout à coup devant lui, qu'allez-vous faire?

— Me venger, citoyenne.

— Vous venger, Maurice! reprit-elle en affectant une fermeté que démentait sa pâleur mortelle et son tremblement. Vous venger par un assassinat! vous, un honnête garçon, un bon sujet! La république n'a-

t-elle pas des lois, des juges?... Un citoyen ne doit jamais se faire justice soi-même.

—Quoi! citoyenne, dit Maurice interdit, vous prenez le parti d'un scélérat comme Verdier?

— Moi! pas du tout, répliqua vivement madame Renaudot qui, dans son trouble, ne savait plus ce qu'elle disait. Je ne connais seulement pas cet homme.... mais enfin... les lois sont pour tout le monde; elles protégent tous les citoyens également... Nous sommes tous égaux.....

— Tous, tous, dit le sergent avec enthousiasme; les lois! sambleu? Il n'y a que les lois et l'égalité, comme dit la citoyenne, et la liberté une et indivisible pour chacun.

— Certainement, ajouta madame Renaudot en prenant plus d'assurance à la vue de ce secours inattendu. Vive la liberté! le brave sergent a raison. Je suis une bonne citoyenne; j'ai été à la société populaire

aussi, Maurice, et ce n'est pas à nous que tu feras peur.....

— Peur! interrompit le sergent en riant. Ah! il faudrait d'autres *gamins* que celui-là. Non, non; puisque l'armée révolutionnaire amène ici un tribunal, c'est à lui que Maurice doit porter sa plainte contre Verdier, et contre les aristocrates cachés ici. La justice prononcera, et on saura ainsi qui a tort et qui a raison.

— C'est cela, dit madame Renaudot, dont les cheveux se dressèrent sur sa tête, tandis qu'elle s'efforçait de sourire au sergent. Oui la justice seule. Il n'y a qu'un lâche, continua-t-elle en foudroyant Maurice de ses regards, oui, un homme lâche et vil, qui abuse de sa force contre un vieillard, et qui persécute des femmes.

— Bien dit, cria gaîment le sergent; vive le sexe!

— Vivent les braves! reprit madame Renaudot du même ton, et ne songeons

plus qu'à célébrer la grande victoire de la république... Toi, concierge, va dire au cantinier qu'il défonce une de ses meilleures pièces de vin, et qu'il donne à chacun de nos dignes défenseurs une bouteille pour boire à la santé du général Jourdan ; c'est le maire de Noyelles qui paie.

— Et nous boirons aussi à votre santé, belle citoyenne, ajouta le sergent. Les jolies femmes, le bon vin et la victoire, tout cela va si bien ensemble ! Vive la citoyenne Renaudot, la mère du soldat français !

Aussitôt les acclamations recommencèrent avec plus de force. Verdier libre, mais toujours tremblant de peur, courut donner au cantinier l'ordre dont on venait de le charger, et disparut ensuite au milieu de la foule. Madame Renaudot aurait bien voulu s'échapper comme lui ; mais, entourée, fêtée, objet des hommages de tous ces militaires, elle ne put leur refuser de porter la première santé au général victorieux et

et à ses soldats. Bientôt pourtant, la distribution du vin s'étant emparée de l'attention de cette multitude, la jeune dame se disposait à regagner l'appartement du concierge, quand elle aperçut à quelques pas Maurice dont les grands yeux, ardents commela flamme, épiaient et suivaient tous ses mouvements.

Après avoir si hautement renié Verdier, et dans l'état de suspicion où il se trouvait par suite des propos de Maurice, il importait beaucoup à la femme du maire de dérober à ce furieux la connaissance de ses relations avec les habitants du château; aussi se détourna-t-elle promptement; mais en dépit de ses ruses multipliées, pour donner le change au pêcheur, elle le trouvait partout devant ses pas, et montrant le dessein de l'aborder.

Néanmoins, grâces à une succession de marches et de contre-marches, habilement combinées dans l'intérieur du château,

dont les détours lui étaient familiers, madame Renaudot parvint enfin à échapper à son persécuteur; non, toutefois, sans maudire mille fois l'obstination de ce forcené, qui ne lui inspirait plus que des sentiments de haine et d'horreur.

CHAPITRE VI.

Remords de Maurice. — Sa punition.

Parvenue enfin à l'appartement de Verdier, qu'elle y chercha en vain, madame Renaudot se hâta de monter à la mansarde de la comtesse : — Des nouvelles affreuses ! cria-t-elle en entrant précipitamment, affreuses ! les Anglais ont été vaincus ; l'armée révolutionnaire.....

— Je sais tout, madame, interrompit la comtesse du ton le plus calme, Verdier sort d'ici.

— Où est-il ?

— A la cave de la terrasse.

— En plein jour! bon Dieu, quelle imprudence! si quelqu'un l'avait vu?

— Que voulez-vous, madame! la frayeur lui a fait perdre la tête, conservons la nôtre s'il est possible.

— Mais pourquoi ne m'a-t-il pas attendue? demanda madame Renaudot désolée. Il faut absolument que je lui parle. Juste ciel! quel moment M. de Quercy a-t-il choisi pour reparaître ici!

— Il ne l'a point choisi, madame, repartit la comtesse; c'est Dieu qui a tout conduit, ne murmurons pas contre sa providence qui nous envoie cette épreuve; ayez confiance en lui.

— Que de paroles inutiles, comtesse; agissons et sans perdre de temps.

— Eh! que pouvons-nous faire, madame? demanda cette pauvre mère en laissant voir pour la première fois son découragement. Ma fille et moi dénoncées, proscrites!... ah! c'est de vous seule, après Dieu,

que nous attendons notre salut.... pour moi, je ne vous demande rien ; mais mon mari, mais ma Pauline!....

— Oui, comtesse, oui, vous avez raison; il est important que vous restiez cachée. Je vais aller à la terrasse me concerter avec Verdier. Cette nuit, lorsque M. de Quercy sera en sûreté dans cette retraite inaccessible, je viendrai vous chercher. Il devient nécessaire que vous quittiez le château; vous suivrez le comte avec Pauline...

— Avec Pauline! s'écria la comtesse; impossible, madame. Sa santé languissante exigeait les plus grands ménagements; le récit de Verdier, son épouvante, la nouvelle de l'arrivée d'un père chéri, les dangers qu'il court, tant de fortes émotions à la fois, quand la moindre pouvait décider une crise funeste, ont allumé la fièvre dans son sang! Voyez-la, madame, et jugez de ses souffrances à la décomposition de ses traits.... ma fille est mourante.

— Non, non, ma mère, dit Pauline d'une voix éteinte, n'ayez aucune inquiétude; je me sens mieux, ajouta-t-elle en tombant inanimée sur son lit.

— Allons ! reprit madame Renaudot désespérée, il ne nous manquait plus que cela. Je cours rejoindre Verdier, et voir avec lui ce qu'il convient de faire dans un péril aussi pressant. Je reviendrai tout à l'heure, vous informer de ce dont nous serons convenus.

Elle sortit à ces mots, traversa les basses-cours, et entra dans les jardins par une petite porte que cachait un massif d'arbrisseaux. Le cœur serré, agitée d'une terreur inexprimable, elle se glissait le long des charmilles, dans l'espoir de gagner le labyrinthe sans être vue de personne. Pauvre Quercy! murmurait-elle à chaque instant, en songeant aux dangers qui l'attendaient sur le rivage inhospitalier, où sa mauvaise fortune le rejetait au milieu de circonstan-

ces si funestes. Pauvre Quercy! répétait-elle en marchant d'un pas léger; et sa fille qu'il idolâtre, sa Pauline! me sera-t-il donc impossible de la lui conserver?.. non, arrêtée, traînée en prison...c'est cet affreux Maurice qui a fait tout le mal.... un monstre, dont j'ai sauvé la mère, que j'ai comblé de bien; exécrable Maurice!

Elle venait à peine de prononcer son nom, lorsqu'au détour d'une allée, il parut lui-même à ses yeux. Il courait en bondissant de droite et de gauche, comme un levrier en quête, et sautant par dessus les haies; puis, s'arrêtant un moment pour regarder autour de lui, il reprenait ensuite sa course au hasard. Elle se détourna et prit la fuite; mais Maurice venait de l'apercevoir; il s'élança, la saisit par sa robe, et tombant à ses genoux: — Citoyenne, lui dit-il encore tout haletant, vous m'avez appelé lâche.....

— Oui, lâche, s'écria-t-elle transportée

d'indignation ; et j'aurais dû ajouter un monstre d'ingratitude. Ah! que j'ai de regret du bien que j'ai fait à votre mère!...

— Ne dites pas cela, interrompit Maurice avec un geste suppliant, mais sans se dessaisir de la robe qu'il retenait fortement. Non, ne dites pas cela; que toute votre colère retombe sur moi seul. Pourriez-vous bien regretter d'avoir sauvé la vie à ma pauvre mère? c'est pour vous implorer en sa faveur que je courais après vous. Ne lui retirez pas vos bontés ; nous ne vous demandons plus rien ; notre travail nous suffira maintenant... mais que vous ayez pu croire que j'aie voulu vous faire de la peine, c'est ce que je ne puis supporter. Non, nous sommes pas des ingrats; si vous saviez comme nous vous aimons! nous ne parlons que de vous, le jour, la nuit; vous êtes si bonne, si belle, et nous sommes si reconnaissants de vos bienfaits!...

— Et c'est pour m'en récompenser, re-

prit vivement madame Renaudot, que vous voulez tuer un homme sous mes yeux, un vieillard!....

— Dites un assassin, citoyenne; Verdier a causé la mort de mon père. N'est-ce donc pas un devoir de venger son père?

— Non certainement....

— Non! répéta Maurice dans le plus grand étonnement, et en quittant l'humble posture qu'il avait prise, mais toujours saisi de la robe, que madame Renaudot ne cessait de tirer, pour la lui arracher des mains.

— Non, vous dis-je, non; la vengeance est d'un cœur lâche et vil....

— La vengeance, citoyenne!

— La vengeance, Maurice, est un sentiment exécrable; et ces femmes que vous avez dénoncées! que vous ont-elles fait?...

— Ce qu'elles m'ont fait, répondit-il en grinçant les dents. Vous me demandez ce

que m'ont fait la femme et la fille du comte de Quercy!...

— Laissez moi, cria madame Renaudot épouvantée de ces transports. Laissez moi, pourquoi me retenez vous ainsi?.....

— Oui, je les ai dénoncées, reprit le jeune homme avec rage, et je les poursuivrai jusqu'à la mort. Le sang de mon père doit retomber sur Quercy et sur toute sa race exécrée. Ah! si lui-même s'offrait jamais à mes regards, je le déchirerais en lambeaux.....

— Laisse moi, tigre altéré de sang, dit madame Renaudot glacée d'horreur. Va! le ciel te punira de ton ingratitude. Ah! puisse-t-il te frapper dans tout ce que tu as de plus cher au monde, dans ta mère.....

— Dans ma mère! cria Maurice avec un rugissement plaintif. Non, non, pas dans ma malheureuse mère! Eh! pourquoi? juste ciel! d'où vient que vous m'appelez toujours ingrat, parceque je veux la venger

et punir ses persécuteurs? Quel intérêt prenez vous à ce Quercy, à sa femme, à sa fille? que vous importe que je les aies dénoncés? où, est l'ingratitude envers vous? êtes-vous donc leur amie?

— Eh bien! oui....

— Vous, citoyenne! l'amie de ces femmes!

— Oui, reprit-elle, allez maintenant me dénoncer aussi, car il faut tout attendre d'un lâche qui s'acharne sur des femmes faibles, sans appui, sans protecteurs pour les défendre.... Mais vous n'êtes pas où vous pensez, scélérat! je suis connue pour être une bonne republicaine. J'ai l'amitié de tous les vrais patriotes de la société populaire, des représentants....

— Vous êtes l'amie de ces femmes, répéta Maurice stupéfait, en abandonnant enfin la robe de madame Renaudot.

— Certainement je suis leur amie, dit-elle en reculant, mais sans oser se retour=

ner encore, et les yeux fixés avec effroi sur le jeune pêcheur. Oui; le ciel te maudira, pervers, cœur ingrat; ne compte plus sur moi, je t'abhorre, toi et ton indigne mère.

Maurice était resté immobile, et comme écrasé sous le poids des malédictions de madame Renaudot qui, tout en parlant avec véhémence, continuait à s'éloigner. Elle se trouvait alors assez près du labyrinthe; elle y courut, et disparut aux regards de Maurice à l'instant où, revenu de son étourdissement, il se mettait à sa poursuite. Ce fut en vain; il perdit bientôt ses traces; désespéré, le cœur brisé des reproches de sa bienfaitrice, il reprit lentement la route de sa chaumière, en gagnant, à travers la vallée, le coteau sur lequel passait le chemin de Saint-Valery à Noyelles. Au-delà, s'étendait le marais qui séparait du village les hameaux répandus près du bord de la mer.

— Suis-je assez à plaindre! se disait en

cheminant le pauvre Maurice. Faut-il que la citoyenne Renaudot soit l'amie de ces femmes!... Si du moins je l'avais su... mais qui pouvait se douter de cela? Et moi, qui vais les dénoncer, les faire emprisonner!... Peut-être les livrer au bourreau!... Oui, elle a raison... Des femmes, sans personne pour les défendre... Une mère!... C'est comme si, en mon absence, quelqu'un frappait la mienne. Ah! si quelque lâche osait!... Eh bien! moi aussi, j'ai été lâche!... Elle me l'a bien dit... Non, je n'aurais pas dû faire cette action-là... A présent elle me déteste, me méprise; et ma mère qu'elle maudit, si je venais à lui manquer; pauvre créature! l'abandon, la misère... Ah! j'ai toujours été malheureux, je le serai toujours....

Maurice était alors parvenu sur cette hauteur où Gervais avait rencontré le cabriolet du maire de Noyelles, le jour de la mort de Baptiste Pierret. De là, on décou=

vrait la cabane de la mère Bonnet, et le jeune homme, s'arrêtant, essuya ses yeux mouillés de larmes, pour jeter un regard attendri sur cet humble toit, dont le chaume couvrait l'objet de son plus tendre amour : cette mère infortunée qu'il se re=prochait d'avoir privée du seul appui qui lui restait.

Mais il eut beau chercher, il n'aperçut aucune habitation de ce côté ; la chaumière avait disparu. Maurice croyait rêver ; son cœur battait avec violence : Ai-je perdu la vue? se demandait-il en tremblant.... Non, voici le marais, les chaussées, le petit pont... mais rien au-delà, rien que la plage, et les flots dans le lointain... plus de ca=bane, plus de jardin... Et ma mère? juste ciel!

Aussitôt se précipitant, en quelques bonds, au bas de la colline, il courut avec la rapidité du trait, traversa le marécage, atteignit le pont, le franchit, et haletant,

frémissant de rage, il s'arrêta au milieu des débris de l'habitation renversée de la veuve Bonnet : le chaume, la charpente informe qui le supportait, les briques du four et les éclats de la poterie, jonchaient au loin la terre, avec les lambeaux dispersés du lit de Marie Roques, présent de madame Renaudot : Ma mère! ma mère! cria Maurice éperdu, en promenant autour de lui des regards où se peignait le plus affreux désespoir.

Aucune voix ne lui répondit; il ne vit personne qui pût l'éclairer sur les causes de ce désastre, ni l'instruire du sort de Marie Roques et de sa vieille compagne. L'infortuné s'arrachait les cheveux en poussant des cris lamentables. A la fin il aperçut un homme qui venait du rivage, à grands pas; il reconnut Gervais : Ma mère? demanda-t-il en s'élançant vers lui, ma pauvre mère, où est-elle?

— A la cabane du père Grivel, répon=

dit Gervais tout essoufflé ; je vais au village demander du secours à madame Renaudot.

Maurice n'avait pas attendu les dernières paroles de Gervais, déjà il courait à perdre haleine, vers le lieu indiqué. Il y trouva Marie Roques accablée de douleur et meurtrie de coups ; en vain demandait-il, avec des cris de fureur, quel était l'auteur de cet attentat, elle l'ignorait ; les voisins, rassemblés chez le père Grivel, ne paraissaient pas mieux instruits. — Tout ce que je peux te dire, déclara ce vieillard impotent (que la sciatique clouait sur son grabat), tout ce qui est à notre connaissance, Maurice, c'est que, cette nuit, pendant que tu étais à la ville, on a forcé la porte de la chaumière de la veuve Bonnet, et qu'on en a chassé les deux femmes, après les avoir battues. La pauvre vieille est morte des coups qu'elle a reçus ; ta mère, qui a pris la fuite sans se défendre, a été moins maltraitée ; mais on a détruit les filets et les lignes que mon fils

t'a laissés, et les coquins sont venus ensuite mettre en pièce la barque que tu avais retirée sous notre hangard, ainsi que les voiles et tout le grément; il ne nous reste rien; nous sommes ruinés.

— Ce sont des pêcheurs, jaloux de Gervais et de moi, s'écria Maurice. Je parie que c'est Joseph Pinson qui a fait le coup; oui, j'en mettrais ma main au feu, c'est une vengeance.

— Si c'est lui, répondit Marie, laisse au ciel le soin de le punir; Maurice, la vengeance retombe toujours sur celui qui s'y livre : Dieu est juste.

Maurice, à qui ces paroles rappelaient douloureusement celles de madame Renaudot, et ses propres torts, baissa la tête et garda le silence. Le vieux Grivel se contenta de dire que la nuit était noire; qu'on n'avait reconnu personne, et que la veuve Bonnet était morte sans prononcer un seul mot. La terreur qu'inspirait la bande de

Joseph Pinson glaçait toutes les langues, et les voisins du père Grivel se retirèrent, les uns après les autres, en souhaitant, d'un air craintif, à Marie Roques un prompt rétablissement.

CHAPITRE VII.

Le Naufragé.

Le vieillard, à qui ses douleurs laissaient un peu de relâche, s'endormit profondément après le départ de tout ce monde. Non moins fatiguée que lui, des agitations de la nuit, Marie Roques, à son exemple, invitée par le silence qui régnait dans la chaumière, céda bientôt au sommeil.

Maurice resta long-temps plongé dans un morne accablement, auprès de sa mère étendue sur un lit de mousse et de feuilles sèches. Il était sans argent; tout le produit de la dernière pêche avait été employé, à

Saint-Valery, à l'acquisition du chanvre et du plomb nécessaires pour la réparation des filets; et, tout occupé de ses discours à la société populaire, ainsi que des nouvelles de l'armée, il avait même négligé de rapporter ces provisions, qu'il aurait pu revendre afin de procurer quelques bons aliments à Marie.

Désolé à la vue des souffrances de cette bonne mère dont il pressait les mains refroidies, le jeune pêcheur, que le malheur rendait superstitieux, s'accusait avec amertume des maux qu'elle éprouvait, et le souvenir des reproches et des malédictions de madame Renaudot, serra tout-à-coup son cœur d'une angoisse si douloureuse, qu'il fondit en larmes. Le bruit de ses sanglots éveilla Marie : — Console-toi, mon enfant, lui dit-elle, la Providence veille sur nous. Notre généreuse protectrice ne nous abandonnera pas; Gervais est allé lui faire part de ce nouveau malheur.

Elle achevait à peine de parler, lorsque Gervais rentra dans la cabane : — Voilà bien autre chose, dit-il d'un air désespéré; la citoyenne Renaudot m'a traité de vaurien, de misérable; va, m'a-t-elle répondu, la mère et le fils n'ont que ce qu'ils méritent. Ce sont des ingrats, des méchants cœurs; Maurice est un serpent que j'ai réchauffé dans mon sein; le ciel le punit, mais pas encore assez pour le payer de ses mauvaises actions.

— Est-il possible! s'écria Marie Roques, en se levant à moitié; quoi! Gervais, madame Renaudot t'a fait une réponse aussi dure?

— Tout comme je vous la rapporte, reprit-il : et qu'ils ne comptent plus sur moi, a-t-elle ajouté tout en colère; toi non plus, coquin; va-t-en, que je ne te revoie jamais, ni ton mauvais sujet d'ami, ni sa mère.....

— Eh! que lui a-t-elle fait, ma pauvre

mère? interrompit Maurice en pleurant à chaudes larmes.

— Ma foi, reprit Gervais, veux tu que je te le dise; il y a déjà long-temps que je le soupçonnais, et à présent j'en suis sûr : la citoyenne Renaudot a des manigances avec la vieille bigotte de Ponteuil, et sa colère vient de ce que tu as dénoncé la mère et la fille à la société populaire de Saint-Valery.

— Tu les aurais dénoncées, mon fils! demanda Marie Roques indignée?

— Oui, sans doute, répondit-il d'un air humilié, et je croyais bien faire, venger mon père et vous aussi.....

— Eh! qui t'a chargé de nous venger? malheureux enfant! s'écria Marie avec véhémence, et surtout par un action aussi indigne d'un chrétien, d'un honnête homme? Ah! Maurice, ne cherche plus d'autre cause à ce dernier malheur. Je te le disais tout à l'heure, le ciel est juste. Ainsi

que toi, ton père a toujours refusé de pardonner, il a toujours été malheureux. Il méprisait mes conseils, il me reprochait ma résignation... Pauvre ami ! Dieu, dont il ne voulait pas écouter la voix, a dédaigné d'entendre la sienne; Baptiste lui demandait de me combler de biens; ce fut l'infortune et l'humiliation que sa révolte attira sur ma tête. Ah! Maurice, Maurice, veux-tu donc aussi, toi! que j'achève mes jours dans les larmes et la douleur?

— Non, ma mère, non, répondit-il vivement, ce ne sera point par moi que vous serez malheureuse désormais, si je puis. Oui, c'est trop de maux, trop de chagrins; eh bien! je me calmerai, je ne serai plus si violent... Mais, mon Dieu! qui aurait pu croire que la citoyenne Renaudot était l'amie de ces femmes!

Marie Roques, entraînée par un premier mouvement, regrettait déjà d'avoir parlé à son fils avec trop de fermeté, tant elle re=

doutait ses emportements. Surprise, et plus satisfaite encore, de sa modération inaccoutumée, elle continua d'un ton plus doux : — Eh! quand madame Renaudot ne les aurait pas connues, Maurice, ne sens-tu pas en toi quelque chose qui te reproche d'avoir mis en péril la vie d'une pauvre mère et de sa fille? de persécuter des femmes?.....

— C'est bien ce que m'a dit la citoyenne Renaudot, répondit Maurice à voix basse; oui, c'était mal fait, je le sens maintenant. Ce n'est pas, poursuivit-il en s'animant, comme si cet infâme comte de Quercy lui-même tombait entre mes mains. Ah! quel plaisir alors, de le saisir, de le renverser à mes pieds, de l'écraser.....

— Non, Maurice, interrompit Marie Roques, ce serait encore une chose abominable aux yeux de Dieu, et dont la punition retomberait sur ta mère. Abjure la vengeance, mon enfant, outu me condamneras

à jamais au malheur. On a beau te répéter qu'il n'y a pas de Dieu, Maurice, il règne toujours dans le ciel, d'où son regard voit toutes nos actions, et il nous traite suivant nos œuvres...

— C'est encore ce que disait la citoyenne Renaudot, observa Maurice en essuyant ses larmes.

— Conduis-toi bien, mon enfant, la providence m'en récompensera. Si tu étais criminel tu serais la cause de ma mort.

— Eh bien! ma mère, consolez-vous. Allons je ne vous donnerai plus de chagrin. Mais la citoyenne Renaudot nous pardonnera-t-elle aussi?

— Oui, sois en persuadé, Maurice; j'irai me jeter à ses pieds: je lui dirai que tu es repentant, soumis, docile... Et, tiens, rien qu'en te voyant ainsi rendu à de bons sentiments, je me sens déjà soulagée. Allons, prends courage.

— C'est bien dit, interrompit Gervais,

mais nous n'avons encore ni bu ni mangé d'aujourd'hui, et il n'y a rien ici.

— Si fait, répondit Marie; les voisins du père Grivel ont apporté un pain de seigle qui suffira pour aujourd'hui ; et Dieu pourvoira aux besoins de demain.

— Écoutez, dit alors le vieillard, que cette conversation venait de réveiller; écoutez-moi, mes enfants, notre barque, nos filets, nos lignes, tout est détruit ; mais il nous reste une ressource. Il y a là, sous mon lit, une grande senne dont nous pouvons encore faire quelque chose ; tirez-la.

Maurice et Gervais s'empressant d'obéir, étalèrent dans la cabane un long filet à fortes mailles. — Bien, reprit le père Grivel ; vous voyez qu'il n'est pas besoin de grandes réparations pour mettre cela en état de servir. Vous trouverez, dans le buffet, des navettes et de la grosse ficelle ; travaillez-y tous trois ensemble, et dans quelques heu-

res, il n'y manquera plus rien; je vous dirigerai.

Marie Roques donna une tranche de pain de seigle à chacun des hommes, en prit une pour elle-même; et, tout en dévorant ce chétif repas, on se mit à l'ouvrage. Il restait un peu de vin dans la gourde de Maurice, il le fit boire au père Grivel, à qui ce précieux restaurant rendit un peu de force, et toute sa présence d'esprit. Quand la besogne fut achevée à sa satisfaction, le jour tombait déjà. — C'est à merveilles, dit-il, la nuit sera sombre, et la marée très haute; elle doit être tout-à-fait montée vers huit heures; prenez les pieux que voilà dans ce coin;... mais, pourquoi faut-il que mes maudites douleurs m'empêchent d'aller moi-même, vous montrer comment on doit disposer tout cela!...

— Pas d'inquiétude, interrompit Gervais, n'est-ce donc pas mon premier métier, père Grivel? allez, allez, ça me

connaît, je suis au courant de la chose. Nous allons tendre la senne à cent pas au-dessous de la marque du dernier flot, sous le côteau d'Onival...

— Tu sais bien l'endroit, Gervais?

— Oh qu'oui! juste devant les écueils des Trois-Têtes...

— C'est cela...

— Et quand le flot se retirera, que je ne m'appelle plus Gervais, si nous ne trouvons pas cent livres de poissons dans le filet.

— Quand il n'y en aurait que vingt, Gervais?

— Bon, bon, vingt! nous en avons pris là, une fois, deux quintaux, le père Bonnet et moi, dans ma jeunesse, et la nuit n'était pas si noire, ni la mer si grosse.

— Ah dame! Gervais, reprit le vieillard, tu parles d'un temps où tout allait bien mieux qu'à présent. Autrefois était autre-fois, et aujourd'hui ce n'est plus cela : mais enfin, à la grâce de Dieu! puisque

tu es au fait, va-t-en tout préparer avec Maurice, mais n'oublie pas de donner avis de l'affaire au poste des gardes-côtes...

— Oh! ils ne nous gêneront pas, répondit Gervais, on a entendu le canon du côté du Tréport; il paraît que les Anglais se sont montrés par là, et toute la troupe y a couru. D'ailleurs, n'entendez-vous pas comme la brise siffle, et quel bruit fait la mer? je ne l'ai jamais vue si enragée. Il n'y a pas de danger que, par un temps pareil, on suppose qu'aucune embarcation de fraudeurs puisse approcher de l'écueil des Trois-Têtes, où elles ne se hasarderaient pas en plein jour, et avec un calme plat, tant la côte est pleine de rescifs et la mer tourbillonnante en cet endroit...

— C'est égal, interrompit le vieillard avec impatience, il faut se mettre en règle. Prends, dans le tiroir du buffet, ma permission, que tu montreras au chef du poste; quand on saura que vous travaillez pour le

père Grivel, et qu'il répond de tout, nous serons plus sûrs de n'être pas inquiétés, quoi qu'il arrive.

Munis de la permission, chargés du filet et des pieux, ainsi que d'un panier pour rapporter la pêche, Gervais et Maurice, après avoir fourré chacun un bon morceau de pain de seigle dans leur poche, se mirent en route en suivant le bord de la mer. Elle mugissait avec fureur, et le ciel achevait de se couvrir d'épais nuages, quand ils arrivèrent au lieu désigné, à une demi-lieue environ de la cabane.

Grâce à l'intelligence de Gervais et à la vigueur de son jeune compagnon, le filet se trouva tendu, et tout bien disposé avant que la marée, qui montait rapidement, n'eut atteint l'endroit où ils travaillaient : maintenant, dit Gervais, il n'y a plus que patience à avoir. Tiens-toi ici, Maurice, tranquillement assis sur cette pointe de roche, moi je vais aller avertir les gardes-

côtes, que nous sommes-là ; le poste est assez loin, mais la mer monte encore, et elle ne se retirera guères que dans une heure ; je serai revenu avant ce temps-là. A mon retour je sifflerai, en découvrant, de ce côté, ma lanterne sourde, deux fois de suite, tu me répondras par trois coups de sifflet, et nous répéterons ce signal jusqu'à ce que je t'aie rejoint; car ces nuages annoncent que la nuit sera noire en diable, et je pourrais m'égarer.

Tout cela bien convenu, Gervais s'éloigna. Il faisait encore un peu de jour, mais un brouillard obscur couvrait la mer, et bornait de ce côté la vue à une très petite distance. Maurice, d'après le conseil de son camarade, alla s'asseoir sur la pointe d'un rocher à quelque distance du filet. Il prit ensuite sa gourde, espèce de calebasse, attachée à son cou par un cordon tricolore. Elle était vide, aussi ne songeait-il guère à y puiser une liqueur fortifiante, dont pour-

tant il éprouvait vivement le besoin; mais, tout occupé de madame Renaudot, depuis sa première entrevue avec elle, dans la cabanne de la veuve Bonnet, le pauvre Maurice avait gravé de son mieux, avec un clou, sur l'écorce de la calebasse, un cœur emflammé; et à l'entour les lettres C et R, initiales du nom de Caroline Renaudot, entrelacées avec des M et des P, pour figurer Maurice Pierret. On lisait au-dessous : *pour la vie.*

Les yeux fixés sur cet emblême, il ne cessa plus de les contempler avec de profonds soupirs, en pensant à la bienfaitrice de sa mère, jusqu'à ce que le rivage, et le côteau d'Onival qui s'élevait derrière lui, fussent ensevelis dans la plus profonde obscurité. A quelques cents pas du banc ou Maurice était assis, les flots en furie se brisaient, à sa gauche, avec un épouvantable fracas, contre des roches escarpées. A sa droite la vague soulevée frappait, en retombant, le

rivage, à temps égaux, et le faisait retentir d'un bruit sourd, horrible, suivi d'un long sifflement produit par l'onde écumante, qui venait, en courant sur le sable, expirer aux pieds du pêcheur.

Cette scène poétique, ces ténèbres épaisses, agissaient fortement sur sa jeune imagination. Plein de la pensée de madame Renaudot, il répétait ce nom chéri, et son cœur palpitait vivement. Maurice avait mis à profit son long séjour à la pension d'Abbeville ; son esprit était cultivé, son ame ne manquait ni d'élévation ni de noblesse ; mais, privé, loin de ses parents, des leçons de leur expérience, et des conseils d'une sage amitié, nourri d'idées toujours sombres, et s'animant sans cesse à la vengeance contre les oppresseurs de sa famille, il croyait, de bonne foi, remplir un devoir sacré en les immolant, par tous les moyens possibles.

Quelques paroles d'une jeune femme,

qui lui était apparue comme un ange de vertu et de beauté, venaient de bouleverser toutes ses idées à cet égard. Foudroyé par les traits du courroux de cette divinité, dont il était idolâtre, il n'aspirait plus désormais qu'à l'appaiser et à se la rendre favorable. — Oui, murmurait-il en rêvant, elle a raison, toujours raison. La vengeance lui est odieuse; c'est donc mal faire que de se venger... Ma bonne mère me le disait aussi, et je m'irritais de ce langage... maintenant je le comprends; oui je veux mériter l'estime de sa bienfaitrice, elle est si belle : *Maurice,* m'a-t-elle dit, *sois bon sujet, honnête homme...* Oui, je le serai, je ne penserai, je n'agirai que par elle. *Abuser de sa force contre la faiblesse désarmée, c'est commettre une action vile et lâche.* Je ne veux pas être lâche... je serai généreux pour être digne d'elle, je pardonnerai pour qu'elle me pardonne.

En parlant ainsi, Maurice fixait un re=

gard passionné du côté où il croyait le village de Noyelles ; il aperçut distinctement, deux fois de suite, la lumière d'une lanterne sourde qui se montrait et se cachait tour à tour. S'orientant mieux alors, il reconnut que ce signal partait du côteau d'Onival : ce n'était point par là que Gervais devait revenir ; d'ailleurs, aucun sifflet ne se faisait entendre. Il fit pourtant la réponse convenue, et l'accompagna même de plusieurs cris très élevés, afin de surmonter le bruit des flots et du vent ; mais en vain prêta-t-il l'oreille, il n'entendit rien, et la lumière ne reparut plus.

Persuadé qu'il s'était trompé, Maurice se replongea, avec délice, dans ses réflexions, et rappela l'image adorée de madame Renaudot, que cet incident avait un moment éloignée de sa pensée. Cependant une heure et plus s'était écoulée depuis le départ de Gervais ; la mer avait cessé de frapper, à coups redoublés, les roches voisi-

nes; le flot se retirait; Maurice s'avança dans l'ombre, et sentit que les premiers pieux qui retenaient la senne étaient déjà découverts; il saisit une des cordes et éprouva plusieurs secousses violentes. — Dieu soit loué! dit-il, nous avons fait une bonne pêche; demain ma mère aura du pain.

Le flot revint alors avec violence, et força le jeune pêcheur de reculer; mais c'était un dernier jet, et la mer, en se retirant au loin, acheva de laisser la place entièrement libre. Il reprit la corde, et essaya de tirer de nouveau; la proie ne s'agitait plus dans le filet; mais sa masse, qui lui parut énorme, opposait beaucoup de résistance aux efforts de Maurice... Il y porta la main : grand Dieu! s'écria-t-il, un homme!... il remuait fortement il n'y a qu'un instant, continua-t-il en s'empressant de le débarrasser des liens qui l'enveloppaient; sans doute il vit encore... Oh! que ses mains sont froides! mais je sens de

la chaleur à son sein... oui le cœur bat...

Aussitôt, le soulevant de terre, Maurice chargea ce corps inanimé sur ses robustes épaules, et le transporta jusqu'à la roche où il se tenait assis, peu de moments auparavant.

CHAPITRE VIII.

Belle action de Maurice.

Après l'avoir étendu sur cette espèce de banc, Maurice acheva d'ouvrir les vêtements de l'inconnu, et lui frotta la poitrine, afin d'y rappeler la chaleur. Il sentit que ses flancs étaient étroitement serrés, et se hâta de le délivrer de ce lien. La ceinture détachée tomba sur le roc avec bruit; elle était pleine d'or. L'homme évanoui donna quelques signes de vie; bientôt après il reprit l'usage de ses sens. — Où suis-je? demanda-t-il d'une voix faible.

— Entre le village de Noyelles et le

bourg d'Ault, répondit Maurice, et proche du côteau d'Onival. Qui es-tu? d'où viens-tu?

— Un pauvre naufragé, un Français.

— Quelque contrebandier, peut-être?

— Non.

— Tu étais donc à bord d'un corsaire?

— Oui...

— Quel bâtiment? de quel port?

— Je ne sais... le trouble...

— Tu ne sais pas le nom de ton navire?

— Qui que vous soyez vous-même, dit le naufragé, après avoir reconnu que sa ceinture était enlevée, contentez-vous de garder, comme un témoignage de ma reconnaissance, pour le service que vous m'avez rendu, les deux cents louis que je portais sur moi; je vous les donne de bon cœur, et laissez-moi m'éloigner...

— Ton or, s'écria Maurice en ramassant la bourse; penses-tu que je te l'avais pris? Tiens, le voici, garde-le; je ne suis pas un

voleur. Mais, encore une fois, qui es-tu?

L'inconnu garda un moment le silence.

—Oui, reprit-il avec une vive émotion, l'ame d'un si honnête homme doit être généreuse, et je n'hésite plus à me confier à vous. J'étais à bord de l'un des bâtimens qui ont été hier en vue de cette côte...

— On n'a signalé hier que des vaisseaux de guerre anglais, interrompit Maurice, es-tu donc au service de l'Angleterre?

— Oui.

— Un émigré?...

— Oui, mon ami, tu peux...

— Ne m'appelle pas ton ami, reprit Maurice avec fureur. Un émigré! un ennemi de la France!...

— Non, non, je ne suis pas ennemi de la France...

— Eh! ne portes-tu pas les armes contre elle?

— Dites plutôt contre ses oppresseurs...

— Ses oppresseurs! répéta Maurice les

dents serrées, en le saisissant par le bras, qu'il secouait violemment. Ah! continua-t-il avec une explosion de rage qui fit frissonner l'émigré, tu appelles oppresseurs, ceux qui nous ont délivrés de vous, de ces aristocrates féroces qui arrachaient une femme à son mari, parce qu'ils ne la jugeaient pas assez noble pour lui; qui la faisaient enfermer et la condamnaient à l'ignominie et à la misère, ainsi que son enfant! C'est vous qui étiez nos oppresseurs, vous qui vous vengiez, par la main des bourreaux, de la moindre atteinte à vos droits de chasse! et voilà ce que vous voudriez rétablir? vos priviléges, la tyrannie d'un roi, la vôtre, plus exécrable encore! Quoique bien jeune, j'en ai trop souffert moi-même, pour ne pas préférer la mort au retour de ces maux que j'abhorre, et dont vous brûlez de nous accabler.

— Non certes, répondit l'émigré d'une voix altérée par la frayeur; non, croyez-moi,

des méchants vous abusent sur les intentions loyales des meilleurs des hommes...

— Vous, les meilleurs des hommes!...

— Je parle de nos princes exilés, repartit vivement l'émigré. Ils ne veulent que rétablir l'ordre et la paix, vous donner la vraie liberté. Non, ce n'est pas pour venger le sang répandu, c'est pour en arrêter les torrents, qu'ils reviennent...

— Qu'ils reviennent! que veux-tu dire?

— Vous allez les revoir, l'ignoriez-vous encore? oui, vous dis-je, ils occuperont cette province dans peu de jours; la France va être rendue au bonheur, et vous pouvez, en me servant, assurer à jamais votre fortune, ainsi que celle de votre famille. Oui; ne perdons pas de temps, guidez-moi, soyez fidèle et discret, et comptez sur ma reconnaissance éternelle. En attendant, je veux partager avec vous l'or que voici... Vous hésitez?... voulez-vous le tout?...

— Non, répondit durement Maurice.

— Quel est votre dessein, demanda l'émigré d'une voix tremblante... je vous abandonne volontiers cette somme... Deux cents louis, les voilà... Il n'est pas besoin que vous attentiez à mes jours pour vous les approprier.

— Tu dis que les princes reviennent, reprit le jeune homme, sortant de sa rêverie, et par où? comment? sommes-nous trahis?

— Ne parlez pas de trahison, brave jeune homme; vous me paraissez honnête, humain, sortez de votre erreur; la France entière soupire après le retour de ses princes, elle les attend, elle les appelle; nous en avons la certitude. De grandes forces s'avancent de tous côtés, pour soutenir les royalistes de l'intérieur; déjà Dunkerque est pris, les Anglais...

— Les Anglais ont été écrasés hier à Hondtschoote, s'écria Maurice, Dunkerque est délivré, nous marchons sur Bruxelles.

— Serait-il vrai? non, l'on vous trompe.

— C'est toi qui mens, reprit Maurice d'un ton menaçant. Ainsi donc tu es un émigré, un agent de Pitt, et tu ne revenais ici que pour servir les ennemis de ta patrie, y exciter la guerre civile...

— Non, jamais; n'ayez pas cette idée de moi, bon jeune homme, je ne venais que pour voir ma famille...

— Ta famille, une famille de traîtres comme toi. Elle est donc dans ce canton?

— Non, s'écria l'émigré en tressaillant, non, elle est loin d'ici... très loin...

— Où donc?

— A Abbeville...

— Quelle est-elle? Comment t'appelles-tu? Parle, je connais ce pays-là, je verrai si tu me trompes; dis-moi ton nom sur-le-champ....

— Je m'appelle...

— Eh bien?...

— Dalescourt.

— Ah! scélérat! dit Maurice avec un cri terrible, tu es un juge inique, couvert du sang innocent, du sang de mon père; infâme prévaricateur! tu vas payer ce forfait de ta vie.

Un coup de sifflet l'interrompit brusquement; il se retourna, et vit la lumière de Gervais briller et disparaître, à sa droite, deux fois de suite. — Je n'ai point d'armes, murmura Maurice avec fureur. Mais non, continua-t-il en déroulant sa ceinture, avec laquelle il lia fortement les mains de l'émigré; non, je ne me vengerai pas lâchement... Elle a raison, c'est à la loi de prononcer sur le sort de l'ennemi public... Je te conduirai au tribunal.

Maurice dénouant ensuite sa cravate de laine, s'en servit pour lier ensemble les jambes de son prisonnier, qu'il laissa étendu sur le banc. S'éloignant alors de quelques pas, il répondit au signal. Gervais qui, dans son impatience, venait de le répé-

ter, ne tarda pas à rejoindre Maurice. Eh bien! lui dit-il en accourant, j'ai bien tardé; mais c'est qu'il y a de fières nouvelles: pendant que les Anglais faisaient mine d'attaquer le Tréport, une de leurs frégates débarquait ici près, au delà du coteau, dans l'anse de la Croix-de-Fer, une cargaison d'émigrés...

— A qui le dis-tu? s'écria Maurice avec une joie féroce. J'en sais quelque chose....

— En aurais tu pris un? demanda vivement Gervais; ta fortune serait faite, on les paie bien; mille francs par tête!...

— Tant pis, répondit d'une voix sombre Maurice tout à coup refroidi.

— Qu'appelles-tu tant pis?

— Oui, tant pis, je te le répète, Gervais; car si tout le monde était comme moi, il suffirait de cela pour qu'on n'en livrât pas un seul.

— Es-tu fou, mon garçon?

— Je ne suis pas fou; c'est une

chose infâme que de vendre le sang d'un homme.

— D'un émigré! reprit Gervais; eh! mort de ma vie! j'en vendrais cent, tout à l'heure, au prix qu'on voudrait, pour avoir de quoi rebâtir la cabane de ta mère, et lui donner du pain.

— Ma pauvre mère!

— Et elle n'est pas au bout de ses peines; va, quand on a du malheur, ça n'est jamais pour peu. Mais je te conterai cela une autre fois... As-tu réellement fait une prise?

— De nouveaux malheurs à ma mère? demanda Maurice avec anxiété. Qu'y a-t-il donc encore?

— Il y a que j'ai vu au corps-de-garde Albert Dupuis, un créancier du père Grivel; à présent qu'il le sait à moitié ruiné, il veut saisir la cabane, les meubles, le reste des filets; et le mettre dehors. Ainsi voilà encore une fois Marie Roques sans

toit, sans pain ni pâte; il faudra qu'elle aille mendier...

— Bon Dieu! s'écria douloureusement Maurice, toujours, toujours malheureuse!

— C'est pourtant comme ça, repartit Gervais; fais donc la bête à présent, avec tes scrupules pour vendre un homme, quand il se présente une si belle occasion de sortir de peine. Ah ça! voyons, as-tu pris ou non un de ces débarqués?

— Je te le dis, Gervais, si j'en avais pris un je pourrais bien le tuer; mais le vendre!... jamais.

— Eh! pourquoi pas? parles-tu ainsi parce que tu aurais peur de partager avec moi?

— Non, père Gervais, Dieu m'entend; si j'avais un trésor à moi, je te le donnerais tout entier, et ce ne serait pas assez pour le bien que tu as fait à ma mère.

— A la bonne heure! mais d'où vient donc que tu disais d'un air si content : *j'en*

sais quelque chose? As-tu entendu le canon?

— Je le croyais, Gervais...

— Oh ! je n'en serais pas étonné ; malgré le bruit de la mer, qui se brisait là, tu aurais pu l'entendre, car le vent portait par ici, et il est même possible que le gros temps ait fait dériver de ce côté quelques-unes des embarcations de la frégate. Mais, jour de Dieu ! j'y pense, s'il en était venu une vers l'écueil des Trois-Têtes, le courant l'y aurait certainement entraînée, et à l'heure qu'il est, elle y serait échouée. Ah ! Maurice, si nous pouvions seulement prendre un de ces émigrés, quel coup ! outre les mille francs, on laisse à celui qui l'amène tout l'argent qui se trouve sur l'homme ; le représentant qui vient d'arriver à Ponteuil a fait publier cela dans toutes les communes, de peur qu'il ne s'échappe quelques-uns de ces coquins-là, en offrant leur bourse à un pauvre misérable, pour le gagner et avoir la vie sauve.

— Quoi! Gervais, demanda Maurice très agité, on laisse aussi tout ce que le prisonnier a sur lui?

— Tout; il y a Jolivet, le bourrelier d'Onival, qui a trouvé sur le sien cinquante louis d'or cousus dans une ceinture; on lui a donné la somme, et on lui a payé de plus son prisonnier; payé comptant.

— Payé! répéta Maurice en frémissant.

— Oui, oui, mon garçon, en beaux assignats du bon Dieu, qui valent de l'or. Ainsi, courage, j'ai l'idée que je trouverai quelque chose à l'écueil des Trois-Têtes. Je connais la côte comme ma chambre, et je puis arriver facilement jusqu'à l'endroit, en sautant de rescif en rescif; le temps s'éclaircit, et la lune se lève. Allons, prends ce sabre, qu'on m'a donné au corps-de-garde, il me gênerait, j'ai mon poignard... Prends aussi la lanterne, et tiens-la ouverte du côté de l'écueil, cela me guidera comme un fanal. Courage, bon pied bon

œil, et reste là prêt à venir à moi au premier coup de sifflet.

Gervais avait déjà fait quelques pas :

— Ah ! dit-il en revenant, j'oubliais ; donne-moi ta gourde.

— Quoi? demanda Maurice abîmé dans ses réflexions, et demeurant immobile après avoir reçu le sabre et la lanterne.

Gervais voyant que ses deux mains étaient embarrassées, prit lui-même la gourde suspendue au cou de Maurice, et y versa la moitié de ce que contenait la sienne.

— Tiens, dit-il, voilà de quoi te réchauffer ; les gardes-côtes m'ont donné cela en à-compte sur le poisson que j'ai promis de leur porter cette nuit. As-tu encore du pain?

— Oui, oui ; pars donc, répondit Maurice avec impatience.

Gervais s'éloigna enfin. A peine Maurice se vit-il libre, que, posant la lanterne à terre, il tira le sabre du fourreau qu'il jeta,

et courut à son prisonnier.... Il s'arrêta et frémit... Après un moment d'hésitation, il reprit sa course; mais à la vue de sa victime étendue sur le banc, Maurice recula glacé d'horreur, et lança le sabre nu loin de lui : — Non, dit-il, d'une voix étouffée, non, je ne serai pas plus un lâche meurtrier, qu'un vendeur de sang humain.

Aussitôt détachant, déchirant les liens de l'émigré. —Va-t-en, poursuivit-il avec l'accent de la fureur; fuis, assassin de mon père, ennemi de mon pays, hâte-toi, je te déteste, je t'abhorre, mais je ne vendrai pas ta tête...

Ses paroles étaient brèves, ses mouvements convulsifs. Il heurta du pied contre la ceinture retombée à terre ; tiens, reprit-il en la ramassant, emporte cela.

— Non, non, répondit l'émigré, accepte cette somme; c'est le prix du service...

— Je ne me vends pas non plus moi-même, cria Maurice en forçant l'émigré de

reprendre sa ceinture; non, la misère et la mort plutôt qu'une bassesse; accepter ainsi, c'est voler... Va-t-en.

— Je n'en ai pas la force, répondit l'infortuné; le froid, l'excès de la fatigue... la faim....

— Tiens, repartit Maurice, en lui donnant le morceau de pain qu'il avait dans sa poche; et prends encore cela, ajouta-t-il en détachant sa gourde qu'il lui passa au col. Voilà de quoi te ranimer; mais fuis, fuis bien vite, un autre pourrait.... Va, que le ciel te conduise!

En achevant ces mots le jeune homme s'éloigna d'un pas rapide. Presque aussitôt un coup de sifflet se fit entendre du côté de l'écueil des Trois-Têtes. — A toi, Maurice, à toi, cria Gervais; en voilà un. Maurice s'élança dans cette direction. Il aperçut alors un homme fuyant la poursuite de Gervais, et qui, se détournant, à son approche, se mit à courir le long du rivage.

Il l'eut bientôt atteint et le saisit d'un bras vigoureux : ne souffle pas un mot, lui dit-il tout bas ; si tu es un émigré, prends ta course vers ces hauteurs, je vais entraîner mon camarade d'un autre côté.

L'inconnu était tombé par terre et gardait le silence.—Ne m'entends-tu pas, malheureux, continua vivement Maurice en le secouant, va te faire tuer ailleurs, ou sauve-toi si tu peux, on vient à nous ; vite... vite...

Gervais s'approchait à grands pas, en répétant son cri : A toi, Maurice, à toi ; le tiens-tu?

— Non, répondit-il en allant au-devant de son compagnon, je ne vois rien.

— Il a pourtant pris par là, dit Gervais ; c'est incroyable ! il se traînait à peine, et ne peut être loin... il sera tombé... cherchons... Attends, ne vois-tu pas, là, quelque chose de noir, sur le sable?

— Où donc? là-bas?

— Non, ici à dix pas... Et palsembleu, que te disais-je? c'est un homme.... Ah! brigand d'émigré, rends-toi, ou je te tue.

— Ne me tuez pas, dit ce pauvre diable d'une voix éteinte, au nom du ciel ayez pitié de moi; je ne suis pas un émigré...

— Eh qui donc es-tu?

— Ne me reconnaissez-vous pas, Gervais? je suis...

— C'est Verdier! Dieu me pardonne...

— Verdier! répéta Maurice au comble de la surprise.

— Moi-même, citoyens, accordez-moi la vie.

— Eh! que venais-tu faire ici, coquin? demanda Gervais.

— Je venais.... c'était pour.... et par l'ordre de la citoyenne Renaudot....

— Quel conte! s'écria André, c'est impossible... Ah! je vois clair; tu venais pour sauver quelque émigré; peut-être des amis de ton ancien maître....

— Attends Gervais, interrompit Maurice; il parle de la citoyenne Renaudot. Est-il vrai, mauvais garnement, que tu venais nous trouver de sa part?

— Je te dis qu'il ment, reprit Gervais; la citoyenne Renaudot pouvait-elle savoir que nous avions tendu la senne de ce côté? Il venait ici pour autre chose...

— J'y venais pour chercher de la marée, dit vivement Verdier, les gardes-côtes m'ont appris qu'il y avait des pêcheurs par ici; je ne savais pas que c'était vous...

— Et que parlais-tu donc de la citoyenne Renaudot? demanda Maurice avec humeur; au reste, remercie le ciel d'avoir si à propos prononcé ce nom qui te protége contre mon juste ressentiment; madame Renaudot veut que je te pardonne, ne crains plus rien de moi; ce que tu demandes, c'est donc pour elle?

— Non pas précisément, répondit Ver-

dier ; mais il y a grande compagnie à Ponteuil : les deux représentants, des citoyennes de Saint-Valery, des officiers de l'armée révolutionnaire ; plus de trente personnes enfin doivent y souper, et nous n'avons rien à leur servir. La citoyenne Renaudot m'a donné l'ordre de chercher des provisions dans les environs ; et, comme je vous disais, le garde-côte du poste voisin m'ayant indiqué des pêcheurs par ici....

— Il est vrai, observa Gervais, que je viens de leur dire que nous étions ici, et que je comptais sur une bonne pêche.

— Eh bien ! c'est ce qui m'amène, repartit Verdier. Je venais voir si je ne pourrais pas me procurer de la marée ; je la payerai tout ce que vous voudrez.

— Si ce n'est que cela, dit Gervais satisfait de l'explication, je crois que nous avons ton affaire. Prends la lanterne, Maurice, et visitons les filets ; ce serait bien le diable si nous n'y trouvions pas de quoi

fournir quelques belles pièces au souper des représentants.

Les deux amis se mirent à l'œuvre; la fortune leur avait été favorable; et, selon la conjecture de Gervais, ils trouvèrent en abondance, dans la senne, du poisson digne de figurer, avec avantage, à la table des grands personnages réunis à Ponteuil. Après en avoir réglé le prix avec Verdier, qui se montra fort généreux, le père Gervais les rangea dans le panier; puis, tandis qu'il repliait et égouttait le filet pour le rapporter à la cabane, Maurice chargé de cette pêche miraculeuse, prit le chemin du château, guidé par le concierge Verdier.

CHAPITRE IX.

Apprêts d'une fête au château de Ponteuil.

Les deux commissaires conventionnels alors en mission dans cette partie du département, se trouvaient, l'un à Saint-Valery, l'autre à Eu, au moment où la nouvelle de la victoire de Hoontschots parvint à la première de ces villes, en même temps que les Anglais faisaient des démonstrations près de la seconde, devant le Tréport. Pressés de se concerter au sujet de ces événements, les représentants s'étaient donné rendez-vous, à moitié chemin, au château de Ponteuil, où ils devaient passer la nuit. On

achevait de préparer pour eux les appartemens du rez-de-chaussée, occupés par l'administrateur de l'hôpital militaire, et ses bureaux, quand l'un de ces proconsuls, le protecteur de madame Renaudot, arriva d'Eu dans la soirée, quelque temps avant son collègue.

Établi dans le salon, il s'empressa de dicter à son secrétaire, et à plusieurs jeunes soldats convalescents qui s'offrirent à en faire les fonctions, des ordres pour toutes les autorités du pays, afin de faire mettre les habitants sous les armes, et de les diriger vers l'anse de la Croix-de-Fer, où les Anglais tentaient de débarquer. Le détachement de l'armée révolutionnaire, annoncé le matin, était déjà venu d'Abbeville; il se composait de cavaliers d'élite; le représentant les chargea de porter, dans les communes environnantes, des instructions relatives à la poursuite des émigrés que les ennemis pourraient jeter sur la côte.

A la dépêche adressée au maire de Noyelles, commandant de la garde nationale de son canton, le conventionnel avait joint un petit billet par lequel il invitait madame Renaudot à venir le trouver le plus tôt possible. Jeune encore, et d'une figure agréable, ce représentant n'affectait aucunes des formes rebutantes adoptées par la plupart de ses collègues, surtout par celui qui régnait alors à Saint-Valery, et s'était affublé lui-même du surnom de Publicola. L'autre, que madame Renaudot appelait du nom d'André, le seul qu'il portait autrefois dans la société intime de son beau-frère, où elle l'avait connu, conservait à peu près la mise et les manières d'un homme bien élevé; destiné au barreau, instruit et parlant avec élégance, il s'était fait remarquer par de brillants succès à la tribune; mais depuis le triomphe des doctrines sanguinaires, qu'il détestait au fond du cœur, il recherchait avec empres-

sement les missions qui le tenaient éloigné des débats orageux de la Convention.

Pendant ces voyages, investi de l'autorité souveraine, il avait su jusqu'alors, sans trahir ses opinions modérées, tempérer souvent, dans l'exécution, la rigueur des lois qu'il était chargé d'appliquer. Mais déjà l'on remarquait que les femmes, dont il aimait passionnément la société, avaient trop assoupli sa rudesse républicaine. La malignité citait une foule de personnes, et même des familles entières, dénoncées comme ennemies de la *Montagne*, et qui, à la faveur d'une jolie solliciteuse, pouvaient braver les clameurs des sociétés populaires, en présentant des certificats de civisme, signés par le représentant André. Beaucoup de ces prétendus aristocrates, bons petits bourgeois de Saint-Valery, lui devaient ainsi, grâce au crédit de madame Renaudot, la liberté dont ils jouissaient encore.

Elle était retournée depuis une heure à

la cave de la terrasse, et répétait pour la dixième fois, à Verdier, les instructions du comte de Quercy, dans la crainte que ce fidèle domestique, d'ailleurs très intelligent et d'un dévouement à toute épreuve, n'oubliât quelques-unes des circonstances propres à favoriser le débarquement de son maître, à peu de distance de l'écueil des Trois-Têtes. Madame Renaudot venait de s'assurer qu'il était muni d'une lanterne sourde pour donner le signal convenu aux marins anglais, quand elle entendit avec épouvante, les acclamations qui annonçaient l'entrée du représentant à Ponteuil. La nuit approchait; elle fit aussitôt partir Verdier, par une porte secrète du parc, dont il emporta la clef; puis elle se hâta de retourner au château.

Dans ce cruel embarras, Caroline regarda comme une bonne fortune, le hasard qui amenait, le premier au château, son protecteur André, qu'elle pourrait entre=

tenir seul avant l'arrivée du terrible Pu=blicola. Aussi, malgré l'aversion qu'il lui inspirait, et en dépit de l'angoisse mortelle qui serrait si douloureusement son cœur, l'aborda-t-elle avec un regard tendre et le sourire du bonheur. Elle arrivait bien ré=solue à ne négliger aucun des moyens qui pouvaient achever de lui soumettre le ga=lant André; et à tenter de le rendre favora=ble au proscrit qu'elle voulait sauver à tout prix.

A peine l'eut-il aperçue, qu'il vola au-devant d'elle, et lui prenant la main qu'il couvrit de baisers. —-Que je vous sais de gré de votre aimable empressement, lui dit-il; venez; il faut que nous causions.

Il la conduisit jusqu'à un canapé où ils s'assirent tous deux et commencèrent, à voix basse, un entretien fort animé, tandis que ses secrétaires continuaient d'écrire des lettres qu'on présentait de moment en mo=ment à sa signature, et qu'emportaient des

ordonnances de cavalerie, qui entraient et sortaient en grand nombre, et dont les sabres traînants ainsi que les bottes ferrées, retentissaient avec fracas sur le parquet.

— J'ai de bien mauvaises nouvelles à vous apprendre, dit le représentant du ton le plus gai à madame Renaudot. Savez-vous bien que je suis un homme perdu, abymé ?

— Vous, mon cher André, répondit-elle du même ton ; en vérité je prends beaucoup de part à votre disgrâce ; mais par bonheur votre air riant dément ces sinistres paroles, et....

— C'est qu'entre vous et moi, Caroline, je suis toujours assuré de l'amitié de Robespierre, qui me connaît d'enfance, et me chérit comme un frère. Mais il m'adresse une lettre particulière, dans laquelle il me gronde bien fort, et me donne avis de nombreuses dénonciations contre moi...

— Contre vous, André? et de quoi vous accuse-t-on?

— De *modérantisme*, ma belle amie; mauvaise note par le temps qui court; et, s'il vous plaît, c'est vous qui êtes au fond de cette querelle que me font les gens de Saint-Valery. On me reproche de trop aimer les jolies femmes.

— Vous voyez bien que je ne suis pour rien dans tout cela, dit madame Renaudot avec le regard le plus agaçant; d'abord je ne suis pas jolie, et ensuite vous ne m'aimez pas.

— Je ferais bien mieux de vous haïr, répondit-il en pressant sa main qu'il avait retenue; car, je ne plaisante pas, la protection, qu'à votre demande, j'ai accordée à ces pauvres diables de Saint-Valery, a fait un bruit épouvantable; on m'a dénoncé aux Jacobins de Paris. Robespierre a détourné le coup; mais il me mande très sérieusement qu'une seconde atteinte aurait

des conséquences funestes. Ainsi donc c'est bien vous, c'est vous seule, Caroline, qui avez fait tout le mal....

— Eh bien! repliqua-t-elle vivement, je vous abandonne tous mes protégés.

— Beau sacrifice, en vérité! je n'ai pas attendu votre consentement pour les reprendre, et je les ai déjà livrés à Publicola, qui me les demandait à cor et à cri. Non, non, ne pensez pas échapper ainsi à la reconnaissance que j'ai droit d'exiger....

— Vous n'avez aucun droit pour le passé, tyran que vous êtes, dit madame Renaudot en souriant. Puisque vous me retirez le bienfait, moi je reprends toute ma liberté...

— Ainsi, vous pensiez donc l'avoir engagée, Caroline?...

— Un peu, André, bien peu; car le service, vous l'avouerez, n'était pas considérable.

— Il a pourtant fait naître un grand

danger, Caroline. Mais enfin, sans vous quereller sur votre noire ingratitude, ne semblerait-il pas, vraiment, à vous entendre, qu'en faisant plus, on pourrait espérer davantage?

— Méchant! quel parti vous tirez d'une parole imprudente!

— Et vous, Caroline, reprit avec feu le représentant qu'animaient les regards provoquants de la jolie femme, vous qui parlez de méchanceté, savez-vous bien que jamais vous ne vous êtes montrée plus belle ni plus séduisante; que chacune de vos paroles semble calculée pour achever de me tourner la tête? et tout cela, seulement dans le dessein de vous jouer, comme toujours, de ma folle passion!

— Point du tout, répondit-elle d'un air boudeur, je ne me joue de rien : je n'ai pas l'esprit assez gai en ce moment pour plaisanter. Je voulais vous demander un grand service, un véritable service d'ami...

— En vérité! Caroline, parlez, dites-moi je vous prie....

— Non. Vous montrez tant de crainte de vous compromettre...

— Caroline! interrompit-il vivement, en baissant la voix, il est telle espérance qui me ferait braver les plus affreux périls...

— Ah! si je le croyais! dit-elle en soupirant; mais le moyen de causer de tout cela, dans ce salon, au milieu de tant de bruit.

— Eh bien! reprit André en lui parlant à l'oreille, dans le jardin, quand la nuit sera plus obscure.

— Si vous me promettiez, murmura-t-elle avec une apparente confusion... Si j'étais sûre que vous n'abuserez pas....

— Je vous promets tout, Caroline.

Le bruit de plusieurs chariots qui entraient dans la grande cour, interrompit cette conversation, et l'on entendit en même temps les voix d'un grand nombre

de femmes qui chantaient des airs patriotiques. C'est mon collègue, dit le représentant en se levant; j'ai oublié, ma chère Caroline, de vous prévenir qu'il amène avec lui sa femme et une douzaine de leurs amies de Saint-Valery, qui se proposent de passer ici la nuit à danser avec les officiers de l'armée révolutionnaire, parmi lesquels se trouve un neveu de la citoyenne Publicola, et qu'elle aime beaucoup. Soyez assez bonne, ma belle amie, pour ordonner un souper abondant; je regrette de ne vous avoir point avertie de cela plus tôt; mais peut-être l'administrateur de l'hôpital militaire aura-t-il quelques provisions.

Il n'avait pas fini de parler, quand Publicola parut en bonnet rouge, sans cravate, avec les cheveux plats, une redingote tachée et du linge malpropre. Les infirmiers de l'hôpital le précédaient avec des flambeaux. Sa digne épouse et les autres citoyennes, vêtues et coiffées comme

elle à la manière des paysannes de ces cantons, portaient toutes des sabots. Entrées précipitament dans le salon, à la suite du grave conventionnel, elles se prirent par la main, et, formant une ronde autour de madame Renaudot, elles chantèrent à tue-tête :

Dansons la carmagnole,
Vive le son, vive le son,
Dansons la carmagnole,
Vive le son du canon.

Les deux collègues venaient de se joindre et de passer dans une pièce plus reculée, afin de s'entretenir des mesures qu'ils avaient à concerter ensemble. Madame Renaudot, la mort dans le cœur, parut toutefois prendre part aux jeux de cette bande de bacchantes, qui s'agitaient grotesquement devant elle; mais bientôt pourtant, sous prétexte d'aller s'occuper du repas, elle parvint à s'échapper. Verdier, qui l'attendait dans le vestibule, s'approcha

d'elle vivement, et la pria de le suivre. Ils se retirèrent dans un lieu écarté.

Tout est perdu, madame, lui dit-il, le rivage est couvert de soldats et de paysans armés.

— Quoi! Verdier, répondit madame Re=naudot tremblante. Quoi! même devant l'écueil des Trois-Têtes, réputé inabordable, et qu'on néglige toujours de garder?

— Il n'y a pas là de troupes, en effet, madame; mais la mer y est aujourd'hui plus haute et plus effrayante que je ne l'ai ja=mais vue, même dans ce temps d'équinoxe; et malgré l'habileté des marins anglais qui prétendent être sûrs d'aborder la côte sur ce point, la chose est impossible, absolu=ment impossible.

— Quel langage désespérant, Verdier. Vous ai-je assez répété, cruel homme que vous êtes, que les Anglais répondent de tout? M. de Quercy me mande qu'ils ont reconnu ce point, et le jugent très acces=

sible, en dépit du préjugé contraire des pilotes de la côte. Retournez-y en toute hâte, et ne vous découragez pas. Grand Dieu! si j'étais homme!...

— Eh, madame, je n'ai quitté qu'à la la dernière extrémité. Mais le malheur a voulu qu'au moment où la nuit allait me permettre d'approcher, et de faire le signal convenu, pour empêcher l'embarcation anglaise de se perdre sur l'écueil, des maudits pêcheurs sont venus tendre leurs filets dans l'endroit même...

— Fatale circonstance! interrompit madame Renaudot. Ne m'avez-vous pas assuré que Joseph Pinson avait détruit les filets et les barques de ceux qui pêchent d'ordinaire de ce côté? Où est-il?

— A l'anse de la Croix-de-Fer, madame; je me méfie de ce drôle-là; et je ne lui ai pas dit le lieu précis où j'attendais Monsieur.

— Vous avez tout fait en dépit du sens commun, Verdier, dit madame Renau-

dot désespérée; retournez sans perdre un moment à votre poste. Ayez l'œil à tout, attendez le départ de ces pêcheurs ; ils ne resteront là, que jusqu'à l'heure où la marée se retirera ; et c'est alors seulement que le comte doit débarquer.

Durant cet entretien, les fenêtres du château du côté du jardin, commençaient à se couvrir de lampions ; on entendait des instruments s'accorder. — Juste ciel! s'écria madame Renaudot, ils vont danser, se réjouir! dans quel moment, bon Dieu! et ces illuminations....

— Les illuminations ne gâteront rien, madame, observa Verdier; elle serviront de fanal à Monsieur, s'il a le bonheur d'échapper, et tout ce bruit l'avertira de se tenir en garde. Mais j'ai bien peur que la lumière de ces maudits pêcheurs ne nous ait joué un mauvais tour, et que les marins anglais, prenant cela pour mon signal, ne soient venus donner droit sur l'écueil.

— Quel funeste présage, Verdier ; répondit madame Renaudot. Taisez-vous, ne m'ôtez pas mon dernier espoir, et retournez bien vite à la côte. Laissez la petite porte de la terrasse ouverte, ainsi que celle de la cave ; je vais engager la comtesse à s'y rendre ; car il faut que je reste ici pour veiller aux apprêts de ce maudit repas ; si André s'apercevait de mon absence, il me chercherait partout, peut-être dans le parc....

— Que Dieu nous en préserve ! dit Verdier en s'enfuyant à grands pas.

CHAPITRE X.

Maurice au bal.

Cependant on avait amené plusieurs prisonniers aux représentants ; et, tandis qu'ils les interrogeaient, avant de les faire partir pour Abbeville, où s'était fixé le tribunal ambulant attaché à l'armée révolutionnaire, les autres détachements de cette troupe revenaient successivement Parmi les blessés de l'hôpital militaire, il se trouvait quelques musiciens de régiments avec leurs clarinettes ou leurs fifres ; les femmes venues de Saint-Valery, les avaient mis en réquisition ; et bientôt, laissant là leurs sabots

qu'elles ne portaient par-dessus leurs chaussures, que par une affectation de *sans-culotisme,* qui charmait le citoyen et la citoyenne Publicola, elles commencèrent un bal régulier, avec les officiers.

Après avoir donné quelques ordres pour le festin improvisé, demandé par le représentant André, madame Renaudot s'échappant avec précaution, monta jusqu'à la mansarde de la comtesse, et la détermina sans peine à profiter de l'obscurité pour aller attendre M. de Quercy à la cave de la terrasse. Pauline, malgré le redoublement de la fièvre, voulut absolument accompagner sa mère ; elles se couvrirent l'une et l'autre de leurs mantelets noirs, et, grâce à la connaissance des localités, elles purent gagner, sans être aperçues, les premières allées du labyrinthe.

Madame Renaudot ne pouvait se résoudre à rentrer au salon, qui retentissait des accents d'une joie bruyante. Cette gaîté la

blessait comme une insulte à sa peine. Inquiète, agitée, elle parcourait le parterre; mais assez loin du château pour n'être pas aperçue de cette foule, qu'elle voyait danser, en chantant, dans les appartements du rez-de-chaussée, très éclairés, et dont les fenêtres, de plain-pied avec le jardin, étaient entièrement ouvertes.

Par bonheur, l'espèce de conseil que tenaient les deux conventionnels, se prolongeait, et du moins elle se trouvait ainsi délivrée des assiduités d'André. Cependant une heure était à peine écoulée, quand elle remarqua dans l'assemblée, un grand mouvement suivi d'un profond silence. Les éclats de la voix de Publicola parvinrent alors jusqu'à son oreille, il pérorait au milieu de la foule attentive; elle s'empressa de se rapprocher de manière à distinguer les paroles de l'orateur, qui proclamait le fameux décret sur les *suspects* : loi de sang, prélude de tant d'autres atrocités, et le pre=

mier acte par lequel les ministres de *la terreur* signalèrent l'invasion de son règne. — Oui, citoyens, criait Publicola, qu'ils tremblent à leur tour les ennemis du peuple; la foudre trop long-temps retenue, éclate enfin sur leurs têtes. Nous recevons, à l'instant même, le décret de la Convention, attendu par la France entière avec tant d'impatience. Cette loi de salut ordonne que tous les gens *suspects* qui se trouvent encore en liberté sur le territoire de la république, soient arrêtés et incarcérés sur-le-champ. Ainsi donc, que chacun se pénètre bien du devoir qui lui est imposé, de dénoncer les ci-devants nobles, les maris, les femmes, pères et mères, fils ou filles, frères ou sœurs d'émigrés. Tous doivent être arrêtés, à moins qu'ils n'aient manifesté leur civisme par des actes authentiques, irrécusables; mais ces actes, les seuls représentants en mission ont ici le droit de les qualifier, et de les déclarer une cause suffi=

sante d'exception à la règle générale. Malheur! poursuivit le représentant en grossissant sa voix, malheur à qui, loin de remplir ce devoir sacré, aurait tenté de soustraire à la juste vengeance de la nation outragée, un seul de ces ennemis intérieurs, qui conspirent avec ceux de dehors pour livrer notre belle patrie aux fureurs de l'étranger et aux chaînes de l'esclavage. La mort à ces traîtres! nos instructions sont formelles à cet égard, la mort doit les frapper avec l'éclat et la rapidité du tonnerre. Et nous, mes amis, continua Publicola en chantant d'un ton d'énergumène :

Veillons au salut de l'empire,
Veillons au maintien de nos droits.

Aussitôt toutes les voix s'unirent à la sienne et l'on acheva, en chœur général, l'hymne patriotique :

Si le despotisme conspire,
Conspirons la perte des rois.

Liberté, liberté, que tout mortel te rende hommage;
Tyrans, tremblez, vous allez expier vos forfaits.
Plutôt la mort que l'esclavage,
C'est la devise des Français.

La musique et la danse un moment suspendues, reprirent alors leur cours avec plus de vivacité. Épouvantée de ce nouveau décret, madame Renaudot s'éloignait, dans la crainte que le désordre de ses traits ne trahît ses opinions, qu'elle avait tant d'intérêt de cacher. Mais à peine eut-elle fait vingt pas, qu'elle se trouva tout à coup vis-à-vis de Verdier, que suivait un homme chargé d'un panier. — C'est vous, s'écria-t-elle, eh bien?...

— Eh bien! c'est de la marée, répondit-il brusquement.

En même temps un signe rapide et un coup d'œil expressif lui commandaient de se contraindre devant un témoin dangereux.

— De belle marée, comme vous la vou=

liez, reprit-il sur-le-champ, et s'il vous plaît de me donner vos ordres....

— Mes ordres?.. Oui, oui, dit madame Renaudot en l'entraînant à quelques pas. Écoutez....

— Eh bien! lui demanda-t-elle alors à voix basse, quelles nouvelles, Verdier?

— Aucune, madame; êtes vous sûre qu'il n'est point arrêté?

— J'en suis certaine... Mais grands Dieux! aurait-il péri dans les flots? N'avez vous donc rien découvert?

— Plus bas, madame; c'est Maurice qui nous suit.

— Maurice! nous sommes perdus.

— Point du tout; il m'a pris pour un émigré, sur le rivage, et voulait me sauver.

— Est-il possible!

— C'est la vérité; en venant ici avec moi, il ne m'a parlé que de vous, il me pardonne à cause de vous, dit-il; il est fou, mais tout-à-fait fou d'amour pour vous....

— Le sot !

— A la bonne heure, mais il peut nous être très utile, je cours à la terrasse...

— Vous y trouverez la comtesse et Pauline. Revenez bien vite me donner des nouvelles.

— Et vous, madame, voyez le parti qu'on peut tirer de ce garçon, il se jetterait au feu pour vous servir, et nous avons besoin de tout le monde... Maurice, continua Verdier en s'adressant à lui à haute voix ; tu porteras ce panier où madame va te conduire ; moi j'ai affaire autre part.

— Oui, ajouta madame Renaudot d'un ton plein de douceur, aussitôt que Verdier fut parti, oui, Maurice, suis moi, mon ami. Verdier vient de me parler en ta faveur ; et, à cause de lui, je te pardonne...

— Ah ! ma bonne mère est sauvée, s'écria le jeune homme, qui, dans son transport laissa tomber son panier, d'où le

poisson s'échappa en bondissant autour de lui sur le sable.

Madame Renaudot fit un cri; elle se trouvait alors fort rapprochée du salon, aux fenêtres duquel les dames et les militaires respiraient le frais pendant un intervalle des contredanses; à la vue de cette scène, qu'éclairait vivement l'illumination de la façade, toute la société sortit et s'avança en foule sur la terrasse.

— Vous me pardonnez! continuait Maurice en parlant avec véhémence; ah! que ce mot là me fait de bien! mais que j'en avais besoin!

— C'est un amoureux qui fait une déclaration à la citoyenne Renaudot, dit la Publicola en étouffant de rire.

— Eh! mais je le connais, remarqua la femme du procureur-syndic; oui, c'est ce jeune pêcheur de Noyelles qui a fait un si beau discours, l'autre jour, à la société populaire.

Maurice s'était arrêté et regardait tour à tour avec surprise, et tout ce monde, et son poisson qui continuait à sautiller. Ce spectacle excita de nouveaux éclats de la gaîté des dames; il est donc amoureux de toi, citoyenne Renaudot? reprit la Publicola.

— Point du tout, répondit-elle d'un air enjoué; ce n'est pas moi qui puis me glorifier de la conquête de Maurice Pierret.

— Eh! qui donc? demanda le représentant Publicola en s'avançant. Voyons, je veux savoir cela. Maurice est mon protégé; c'est un vrai républicain, qui parle aussi bien qu'il pense. Citoyenne Renaudot, s'il te demandait en effet la main de quelque bonne fille, que tu puisses décider en sa faveur, je me joins à lui pour que tu la lui fasses obtenir. Parle, Maurice, quelle est celle que tu aimes?

— C'est mon secret, répondit fièrement le jeune homme.

— Allons, ne le tourmentez pas, dit madame Renaudot avec bonté. Maurice est trop raisonnable pour penser seulement à montrer de l'amour à la personne dont il s'agit....

— Vous la connaissez donc, citoyenne Renaudot? demanda l'une des femmes.

— Vous voyez bien que je suis sa con=fidente, répondit-elle en affectant un air léger; mais, encore une fois, Maurice ne prétend qu'à de l'estime, et il l'obtiendra par une bonne conduite, je lui en réponds.

— En attendant, reprit la Publicola, je le retiens, moi, pour la première contre-danse. Viens, Maurice, et si tu t'en tires aussi bien que de ton discours, je ne veux pas d'autre danseur que toi jusqu'à demain matin.

Le cœur du jeune pêcheur bondit de joie, à l'idée de faire partie de la société de sa belle bienfaitrice, que, par un bonheur ines=péré, il venait de trouver si favorablement

disposée pour lui, aussi accepta-t-il sans façon la proposition cordiale de la *représentante.* Il ne lui vint pas même à la pensée de s'excuser sur la négligence de sa mise ; les guenilles étaient alors une parure de bal ; une familiarité grossière et le tutoiement obligé, composaient tout le code de la politesse de l'époque. Maurice s'empara donc du bras de madame Publicola, et la conduisit à la danse dans le salon ; tout le monde les suivit, à l'exception de madame Renaudot qui, s'échappant au milieu de la foule, courut s'enfermer chez le concierge, et y attendre que son retour vînt confirmer les craintes mortelles dont elle était agitée, ou ranimer son espérance.

Cet état d'anxiété durait depuis une demi-heure au plus, quand elle entendit des pas dans l'escalier, et se précipita au-devant de Verdier, qui ramenait, ou plutôt rapportait Pauline mourante entre ses bras.

— Il vit, il est en fuite, dit-il très vite à madame Renaudot.

Caroline respira enfin; mais elle n'avait pas encore retrouvé la force de parler. Verdier, après avoir déposé Pauline sur un lit, fit rapidement à madame Renaudot, le récit de ce qui s'était passé. Échappé miraculeusement au naufrage, le comte de Quercy arrivé à la cave de la terrasse, avait eu la consolation d'y embrasser sa femme et sa fille chérie. Mais forcé de s'en éloigner presqu'aussitôt, il partait déjà, quand la comtesse, à la vue de la démarche chancelante de son mari, craignant qu'il n'eut pas la force de se sauver seul, prit la courageuse résolution de l'accompagner dans sa fuite. Verdier ne paraissait pas encore: un plus long retard pouvait tout compromettre, heureusement il avait pris soin de laisser une lampe allumée au fond de l'un des caveaux où il tenait ses registres de contrebande; à la faveur de cette lumière et sur la

table qui lui servait de bureau, les parents de Pauline tracèrent un écrit par lequel ils cédaient tous leurs droits sur elle à madame Renaudot, la conjurant de lui servir de mère jusqu'à leur retour.

Arrivé trop tard pour revoir son maître, Verdier n'avait plus trouvé que Pauline, priant Dieu à genoux, et tout en larmes, devant l'écrit de ses parents, que Verdier prit pour le remettre à madame Renaudot. L'extrême faiblesse de cette enfant, alors en proie à un violent accès de fièvre, avait rendu son retour au château, long et très difficile. Mais enfin, accablée de fatigue elle s'endormit bientôt d'un sommeil pro=fond sur le lit de Verdier; et il fut con=venu que jusqu'à son réveil, il n'essayerait pas de la transporter à la cachette des man=sardes, dans la crainte de troubler un repos dont la femme du concierge, bonne garde-malade, attendait un résultat favorable.

Le ciel semblait se calmer; et déjà les

foudres les plus menaçantes paraissaient se détourner de la tête du proscrit. Tranquille sur les moyens préparés pour assurer sa retraite, et dont elle l'avait instruit, dans le plus grand détail, par une lettre confiée à la comtesse, madame Renaudot reprit assez d'empire sur elle-même pour déguiser des inquiétudes devenues tolérables. Elle rajusta donc sa toilette en désordre, refit son joli sourire, consulta la glace de Verdier, et satisfaite de l'ensemble, elle descendit au salon, où une plus longue absence pouvait l'exposer à des questions embarrassantes, surtout de la part de l'amoureux André.

Le détachement de l'armée révolutionnaire envoyé d'Abbeville à Ponteuil, pour être mis à la disposition des commissaires conventionnels, était commandé par un neveu de la femme de Publicola. Elle aimait follement ce neveu, nommé Dubois, jeune Parisien, jeté depuis peu de mois

dans la carrière des armes par la réquisition, véritable aventurier qui fondait l'espoir de sa fortune sur les chances du jeu et sur les hasards non moins capricieux de l'amour. Sa tante, qui ne doutait pas qu'un si beau garçon ne dût tourner la tête à toutes les femmes, au premier coup d'œil, avait ramassé dans Saint-Valery tout ce qu'elle connaissait de riches veuves ou de filles bien dotées pour en composer le bal destiné à fêter l'arrivée à Ponteuil de ce neveu chéri.

Par malheur pour ces beautés, toutes sottes et ridicules à l'envi, le galant Dubois, depuis qu'il avait entrevu madame Renaudot, ne s'occupait plus que d'elle. Étonné de ne pas la voir reparaître au salon après la scène de la terrasse avec Maurice, il interrogeait, de l'air le plus empressé, les dames de Saint-Valery, au sujet de cette jolie femme. Fort surprises à leur tour, et encore plus indignées du peu de cas qu'il

paraissait faire de leurs charmes, elles répondirent toutes à ses questions avec une aigreur qui décelait des dispositions très hostiles contre la rivale préférée. Une grosse veuve surtout, plus furieuse que les autres, parce qu'elle avait moins déguisé ses vues sur le beau Dubois, alla jusqu'à déclarer que, d'après tout ce que l'on disait de la coquetterie de madame Renaudot, il ne lui paraîtrait pas surprenant qu'elle eût encouragé même l'amour du jeune pêcheur de Noyelles.

Ce blasphême, irritant, bien loin de l'affaiblir, l'admiration de Dubois pour l'objet de sa préférence, il en prit occasion de lui prodiguer des éloges qui achevèrent d'envenimer la haine de toute la bande de Saint-Valery.

— Mais voyez donc, continua-t-il en montrant Maurice d'un air méprisant; le moyen de croire qu'une personne aussi belle, aussi distinguée que la citoyenne Re-

naudot, ait laissé tomber un regard sur ce mendiant déguenillé! avez-vous jamais rien vu de plus gauche et de plus ridicule que les gambades de cette espèce de orang-outang?

En effet, le pauvre garçon, que le plaisir transportait, dansait alors de toutes ses forces avec la citoyenne Publicola, dont les bonds désordonnés excitaient son émulation; aussi, se livrant à sa fougue, Maurice, au mépris de la mesure, faisait-il en avant et en arrière, des sauts qui brouillait toutes les figures. Il n'avait pas entendu la remarque désobligeante du lieutenant Dubois, qui venait de provoquer les ris moqueurs des jeunes officiers et des dames; mais son protecteur Publicola, jaloux de maintenir les droits de l'égalité républicaine, s'irrita de cette atteinte portée au *sans-culottisme,* dans la personne d'un simple villageois. — Citoyens s'écria-t-il d'une voix terrible dont les accents firent taire aussitôt la musique, et ar-

rêtèrent en même temps le mouvement des danses; citoyens, et vous aussi, citoyennes, je blâme hautement quiconque ose se faire un jeu de mortifier Maurice Pierret, admis dans cette société par mon épouse elle-même. Je déclare qu'il y a déjà tout un homme sous la carmagnole en lambeaux de ce jeune garçon, et qu'il ira plus loin qu'aucun des *muscadins* que j'ai vus tout à l'heure rire, fort indécemment, à ses dépens. S'il ne danse pas avec autant de grâces que vous autres, jeunes gens de Paris, Maurice parle mieux que tous tant que nous sommes ici. Dans son discours à la société populaire, il a déployé une énergie, un feu, qui ont électrisé l'assemblée entière; c'était le tableau le plus animé, qui m'eut encore frappé, des abus de l'ancien régime.... Mais à propos, je me le rappelle à présent, tu as conclu, mon brave Maurice, en dénonçant des ennemis de la république cachés dans ce château, qui dépend de la commune de

Noyelles, par quel hasard, continua Publicola en fronçant le sourcil, le maire n'a-t-il pas été le premier à prévenir l'autorité, d'une circonstance aussi importante?... Où est Renaudot? qu'il s'avance et me réponde.

Caroline venait d'entrer, et d'entendre cet appel, qui l'eût fait trembler dans tout autre moment; mais rassurée par le départ de la comtesse, elle s'approcha de Publicola et lui dit d'un ton enjoué : — C'est à moi de répondre pour mon mari, citoyen représentant, et deux mots suffiront...

— Où est Renaudot? interrompit brutalement Publicola, dont le faible était de paraître imposant quand il rentrait dans sa dignité, et que venaient de choquer les airs légers de la dame; c'est au maire de Noyelles que je m'adresse; encore une fois, qu'il paraisse et se lave de la grave accusation....

— De la grave accusation, répéta madame Renaudot, en imitant avec gaîté la

grosse voix de Publicola. En vérité, citoyen représentant, je ne puis prendre au sérieux ta colère, et tu conviendras d'abord que mon mari, parti en exécution de tes ordres, pour conduire la garde nationale à l'anse de la Croix-de-Fer, ne peut satisfaire ici, en personne, au devoir que tu lui imposes de paraître à ta voix.

Madame Renaudot avait fait un calcul bien faux, en comptant sur l'effet d'une plaisanterie dite avec grâce par une jeune et jolie femme, pour désarmer son farouche adversaire. Bien loin de là, le sot s'offensant d'une innocente raillerie, lui ordonna de se taire. — Je ne me tairai point, répliqua-t-elle en aggravant sa faute. Le devoir d'une vraie républicaine est de défendre son mari, quand une imputation, quelque légère qu'elle soit, semble accuser son civisme. On parle d'aristocrates cachés dans ce château ; il est question de la citoyenne Salmon, femme divorcée....

— Halte-là, cria Publicola furieux ; ta citoyenne Salmon m'est précisément recommandée d'une manière toute particulière, en marge d'une note que je viens de recevoir avec le décret ; ce n'est rien moins que la ci-devant comtesse de Quercy ; et sa fille est avec elle, d'après la dénonciation de Maurice Pierret. Le maire de Noyelles est donc coupable, très coupable, de n'avoir pas dénoncé lui-même et fait arrêter ces deux aristocrates.

— Le maire de Noyelles n'est coupable de rien, répliqua madame Renaudot en élevant la voix à son tour du ton le plus résolu. Et si tu m'avais laissé finir, tu saurais déjà que la citoyenne Salmon, ou la ci-devant comtesse de je ne sais quoi, n'est point ici. Mon mari n'a donc ni pu ni dû l'arrêter. On a fait un conte à Maurice Pierret, et Maurice Pierret l'a répété, voilà tout.

— Est-il vrai ? demanda Publicola au

jeune pêcheur, d'un ton sévère ; n'as-tu pas d'autre certitude du fait que tu as avancé publiquement ?

— C'était le bruit général du pays, répondit-il les yeux baissés.

— Tu as parlé de la fille Salmon, reprit le représentant ; à défaut de la mère, on trouvera peut-être cette fille d'émigré, à laquelle le décret ne s'applique pas moins.

— Quoi ! dit vivement madame Renaudot, à un enfant ?

— Est-elle ici, la fille Salmon ? est-elle ici ?...

— En vérité, citoyen représentant, cette fille, je te le répète n'est qu'une enfant.

— Tu ne me réponds pas, citoyenne Renaudot, repartit le vieux conventionnel d'une voix tonnante. Je te demande si cette fille d'émigré est, ou n'est pas cachée dans ce bâtiment ? Prends garde ; je vais ordonner une visite domiciliaire, et rien ne sau=

verait la tête de qui se trouverait convaincu de mensonge, dans le dessein trop évident de favoriser une famille d'émigré, au moment où les vaisseaux anglais vomissent des milliers de ces ennemis publics sur nos côtes, et quand tout nous démontre de plus en plus qu'ils ont, avec les gens du pays, de nombreuses intelligences. Réponds moi donc sans hésiter; la fille du ci-devant comte de Quercy est-elle, ou n'est elle pas cachée ici?

— Eh bien! elle y est; mais....

— Il n'y a point de mais, citoyenne, ta conduite est violemment suspecte. Qu'on aille chercher cette fille et qu'on fouille toute la maison.

Furieux, et le visage plus rouge que son bonnet, Publicola, tournant le dos à la pauvre Renaudot, passa dans une pièce voisine afin d'y écrire l'ordre de procéder à cette visite domiciliaire. L'autre représentant, resté jusqu'alors occupé de la

correspondance, n'avait entendu que la fin de ce débat. Arrivé trop tard au secours de madame Renaudot, qui le regardait d'un air suppliant, il passa dans le jardin en lui faisant signe de le suivre.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

pense que tout l'univers doit lui parler de Zuléma, se lève précipitamment, exige de son ami de ne pas l'accompagner, et se rend aux portes avec le soldat.

A peine est-il sur le haut du rempart, qu'il découvre de loin le troubadour enveloppé d'un large manteau, debout sur le bord du fossé, chantant ces douces paroles aux sentinelles attentives :

Soldat qui gardes ces créneaux,
Appuyé sur ta longue lance,

frappe sa poitrine, arrache ses cheveux blancs, qu'il jette avec imprécation, demande des armes, veut aller combattre, veut aller arracher le cœur de ce barbare Gonzalve dont la main égorgea son fils. Ce nom de Gonzalve lui cause une horreur que ses sens affaiblis ne supportent pas; il tombe épuisé de tourmens dans les bras de sa fille mourante, qui manque elle-même de forces pour résister à tant de douleurs.

Mais qui peut rendre le coup affreux dont Moraïme fut accablée? Qui peut exprimer ce

NOUVEAUTÉS.

CONTES FANTASTIQUES de E.-T.-A. Hoffmann, traduits de l'allemand par M. Loève-Veimars, traducteur de Van der Velde et de Zschokke, et précédés d'une notice sur Hoffmann, par Walter Scott, 4 vol. in-12, satinés avec vignettes. 12 fr.

La Revue de Paris a donné plusieurs morceaux traduits d'Hoffmann, et le Journal des Débats, dans ses numéros des 17 et 19 juillet 1829, lui a consacré deux articles, *Variétés*, qui font regretter qu'un pareil génie n'ait pas été connu plus tôt de notre littérature.

Sous Presse :

La Suite des CONTES FANTASTIQUES de E.-T.-A. Hoffmann, 4 vol. in-12, précédés de sa vie, tableau curieux de ses aventures et de ses douleurs, où l'on trouvera les contes qu'il dicta sur son lit de mort. Cette seconde livraison sera ornée du portrait d'Hoffmann, dessiné par lui-même, et de quelques morceaux de musique de sa composition. L'accueil fait à la première livraison, l'intérêt qui s'attache à cet auteur bizarre, assurent à cette publication un succès qui sera de tous les temps.

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD, RUE DE LA HARPE, N° 78.